

CONTES  
POPULAIRES  
UKRAINIENS





# CONTES POPULAIRES UKRAINIENS





# CONTES POPULAIRES UKRAINIENS



EDITIONS «DNIPRO» KIEV 1975



TRADUIT DE L'UKRAINIEN  
PAR GENEVIÈVE KOFFMAN

© EDITIONS «DNIPRO», 1975







Le lapin accourut jusqu'au terrier de dame Renarde. Justement celle-ci en sortait, et, voyant la petite bête dressée sur ses pattes de derrière, elle lui demanda :

— Que veux-tu, lapin ?

— Le loup, l'ours, le sanglier et moi, nous vous prions de bien vouloir venir dîner chez nous avec le maître Chat.

— Nous viendrons, répliqua dame Renarde, mais vous serez obligés de vous cacher, sinon le chat vous mettra tous en pièces.

Le lapin rentra chez ses amis très excité :

— Cachez-vous ! Dame Renarde m'a dit que le maître Chat nous étranglerait tous !

Ils coururent tous se cacher : l'ours grimpa sur un arbre, le loup se tapit derrière un buisson, le sanglier s'enfouit sous un tas de branches sèches, et le lapin se réfugia dans les broussailles. Sur ces entrefaites, dame Renarde apparut avec son seigneur. Elle l'amena jusqu'à la table, et le chat, y voyant beaucoup de viande s'écria :

— Miaou... mi-aou... ou-ou...

Et les autres de se lamenter :

— Quel fripon tout de même ! Dire que tout cela ne lui suffit pas, il faut encore qu'il nous dévore aussi !

Maître Chat sauta sur la table et mangea tout ce qu'il y avait dessus avec un tel appétit que ses oreilles en remuaient de satisfaction. Quand il fut rassasié, il s'affala sur la table.

Tout à coup, le sanglier qui était enfoui sous les branches sèches remua la queue, car un moustique venait de la piquer. Le chat, prenant la queue pour une souris, fonça dessus. Le sanglier bondit et décampa à toute allure.

Le maître Chat, effrayé par le sanglier, sauta sur l'arbre et grimpa jusqu'à la branche où l'ours s'était installé. Celui-ci, voyant que le chat était sur le point de l'atteindre, monta si haut, que l'arbre, ne pouvant supporter son poids, s'effondra par terre — vlan ! — et tomba en plein sur le loup. C'est à peine s'il ne l'écrasa pas, le malheureux ! Les deux animaux prirent leurs pattes à leur cou et s'enfuirent comme des fous. Les voyant faire, le lapin fila à son tour à toute vitesse...

Ils s'arrêtèrent enfin, et tout essoufflés :

— Vraiment, c'est incroyable, dire qu'un petit bonhomme pareil a failli nous dévorer tous !





- Kolobok, Kolobok, je vais te manger, grogna l'ours.  
— Oh, monseigneur l'Ours, ne me mangez pas. Voulez-vous que je vous chante une jolie petite chanson?  
— Bon, si tu veux.

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez grand-mère,  
J'ai fui de chez grand-père,  
De toi aussi je m'enfuirai.

Et Kolobok s'enfuit en effet. Mais voilà que soudain elle rencontra un renard.

- Kolobok, Kolobok, je vais te manger, glapit le renard.  
— Oh, maître Renard, ne me mangez pas, écoutez plutôt ma jolie chanson.  
— Bon, je t'écoute.

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez grand-mère,  
J'ai fui de chez grand-père,  
De toi aussi je m'enfuirai.

— Quelle jolie chanson, s'exclama le renard. Seulement, tu sais, j'ai l'oreille un peu dure. Chante-la moi encore une fois, et saute sur ma langue pour que je l'entende mieux.

Kolobok sauta sur la langue du renard et reprit sa chanson:

Dans la huche je suis née,  
Dans le four on m'a dorée,  
J'ai fui de chez grand-mère,  
J'ai fui de chez grand-père,  
De toi aussi...

Mais à ce moment-là, le renard fit — hap! — et il avala la pauvre Kolobok.



## LE PETIT CHAT, LE COQ ET DAME RENARDE ❀❀❀

Il était une fois un petit chat et un coq qui s'aimaient comme des frères. Ils se construisirent une petite maison et s'y installèrent ensemble. Le coq restait à la maison, tandis que le chat allait dans la forêt en quête de nourriture. Un jour que celui-ci avait à sortir, il dit au coq :

— Reste à la maison et si commere Renarde vient chez nous, ne lui répons pas.

Le chat parti, dame Renarde accourut aussitôt :

— Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte!

Le coq ne répondit mot.

— Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte!

— Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas!

— Oh, coquericot, ouvre-moi, s'il te plaît! Il fait si froid chez moi; je voudrais te prendre un peu de feu pour allumer le poêle.

— Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas.

Dame Renarde supplia le coq si longtemps, que celui-ci finit par céder: il lui ouvrit la porte. La commère prit du feu et s'empara du coq. Elle l'emporta en courant, et le pauvre petit coq se mit à appeler son compagnon :

Petit chat, petit frère,  
Elle m'emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours!

Dès que le chat l'eut entendu, il rattrapa dame Renarde et lui reprit le coq. Il le ramena à la maison, le gronda et lui dit :

— Prends garde, petit coq, cette fois-ci je m'en vais plus loin, si dame Renarde revient, ne lui ouvre pas!

Le petit chat s'en alla chercher du millet pour nourrir son ami le coq. Dame Renarde accourut aussitôt :

— Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte!

— Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas.

— Coquericot-frérot, ouvre-moi s'il te plaît! Si tu ne m'ouvres pas, j'arracherai la fenêtre et je t'emporterai! Autrement, je ne prendrai que du feu.

Le coq ouvrit la porte. Dame Renarde prit du feu, mais emporta le coq avec. En route, il reprit son refrain :

Petit chat, petit frère,  
Elle m'emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours!

Mais le petit chat ne l'entendait pas. Le coq chanta sa chanson une deuxième fois, encore plus fort. Alors le chat l'entendit et il les rattrapa. Il reprit le coq et administra une bonne raclée à dame Renarde.

— Ecoute-moi bien, dit-il à son petit ami quand ils furent rentrés chez eux, cette fois-ci je m'en vais très loin: tu auras beau crier à t'époumoner, je ne pourrai pas t'entendre. Surtout, n'ouvre pas à dame Renarde, autrement, elle te mangera.

Le petit chat parti, la commère accourut aussitôt:

— Coquericot-frérot, ouvre-moi la porte!

— Renardette-soeurette, petit chat ne permet pas.

— Si tu ne m'ouvres pas, j'arracherai la fenêtre et je t'emporterai. Si tu m'ouvres de plein gré, je ne prendrai que du feu.

Dame Renarde supplia longtemps, mais le coq ne voulut pas lui ouvrir. Alors, elle arracha la fenêtre, attrapa le coq et s'enfuit. En route, le pauvre petit chantait de toutes ses forces:

Petit chat, petit frère,  
Elle m'emporte, la commère,  
Au-delà des bois verts,  
Au-delà des pentes rapides,  
Au-delà des eaux limpides,  
Viens vite à mon secours!

Mais le petit chat ne l'entendait pas. Le coq chanta une seconde fois, mais en vain. Ce n'est qu'à la troisième reprise que le chat l'entendit. Il se mit aussitôt à la poursuite de la commère, mais bien qu'il courût à perdre haleine, il ne parvint pas à la rattraper. Il rentra à la maison fort affligé: que faire pour sauver son petit frère le coq? Il resta longtemps à réfléchir...

Enfin, il confectionna un violon, prit un marteau et un grand sac en toile de couleur et se mit en route. Arrivé près de la demeure de dame Renarde, il s'arrêta et se mit à jouer du violon en chantant:

Tra-la-la,  
Tri-li-lille,  
Dame Renarde avait quatre filles,  
Et aussi un renardeau  
Qui s'appelait Pilipko.  
Venez vite, filles et garçons,  
Vous plaît-elle, ma chanson?

Une des filles l'entendit et dit à sa mère:

— Maman, je vais aller voir qui est-ce qui joue si bien du violon.

— Va, mais ne lambine pas, il est temps de tuer le coq.

La fille de dame Renarde sortit de la maison, alors le petit chat s'approcha d'elle et lui fit — pan! — sur le front avec son marteau, après quoi il la fourra dans son sac. Ensuite, il se remit à chanter:

Tra-la-la,  
Tri-li-lille,  
Dame Renarde avait quatre filles,  
Et aussi un renardeau  
Qui s'appelait Pilipko,  
Venez vite, filles et garçons,  
Vous plaît-elle, ma chanson?

La deuxième des filles sortit à son tour: «Moi aussi, je veux aller voir». Le petit chat prit son marteau et lui fit — pan! — sur le front. Puis il la fourra dans son sac. Il recommença à jouer du violon et refit la même chose avec la troisième et la quatrième... Les voilà toutes qui étaient maintenant dans son sac.

Pilipko qui en avait assez d'attendre ses soeurs, proposa à sa mère: «Maman, je vais aller les chercher, qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire si longtemps? Il est grand temps d'égorger le coq».

— Va, mon enfant, et dis-leur qu'elles se dépêchent: il faut le vider, car je vais aller lui couper la tête.

Pilipko s'en alla, mais le petit chat était prêt: pan! et Pilipko alla rejoindre ses soeurs dans le sac.

Dame Renarde attendait en vain tous ses enfants.

— Eh bien, il faut que j'aie vu moi-même, se dit-elle. Il se fait tard et j'ai encore le coq à préparer.

Elle sortit, mais le chat la guettait: au bout d'un instant, elle était dans le sac. Alors le chat entra dans la maison de dame Renarde, libéra le coq de la cage où il était enfermé, et ils rentrèrent tous les deux chez eux, où ils continuent à vivre bien tranquillement.

## ILIA MOUROMETS ET ROSSIGNOL-LE-BRIGAND ❖❖❖

Ilia Mouromets naquit près de la ville de Mourom dans une famille fort pauvre. Son père et sa mère allaient dans la forêt pour y couper du bois et ils cultivaient leur petit lopin de terre. Grâce à cela ils nourrissaient leur fils Ilia qui était d'une santé précaire: il avait les jambes malades, et il resta couché sur le four à ne rien faire pendant trente ans. Il ne pouvait même pas marcher.

Au bout de trente ans, un jour que ses parents étaient dans la forêt, et qu'il était comme toujours allongé sur le four, trois vieillards s'arrêtèrent auprès de sa maison.

— Iliouchko, Iliouchko, ouvre-nous la porte!

— Comment voulez-vous que je vous ouvre la porte?! Je ne tiens pas debout, je ne peux même pas me lever.

— Allons, allons, Iliouchko, fais un effort, lève-toi!



Ilia fit un effort, lança ses jambes en avant et sauta à terre. Il se dirigea avec assurance vers la porte et l'ouvrit pour faire entrer les trois vieillards.

— Voilà, Ilia, lui dirent ceux-ci, tu as été bien malade toute ta vie, mais tu es guéri à présent. Tu feras maintenant la joie de ton père et de ta mère, car tu deviendras un preux vaillant.



Ils lui tendirent un verre d'eau :

— Tiens, Ilia, bois ce verre d'eau, et tu verras aussitôt ce qui en résultera.

Ilia but une gorgée.

— Eh bien, qu'est-ce que tu sens?

— Je sens en moi une grande force.

— Très bien, avale encore une gorgée.

Ilia but le reste du verre.

— Bon, qu'est-ce que tu sens maintenant?

— Je sens en moi une force telle, répondit Ilia, que si quelqu'un enfonçait un pieu en terre, je le saisirais par le bout et je retournerais la terre entière.

— Ecoute, Ilia, dirent les vieillards, ne te vante pas de ta force et n'en parle à personne. Fais en sorte que ton père et ta mère soient contents de ta conduite. Ne fais de mal à personne et prodigue le bien autour de toi.

A cette époque-là, la terre russe était désolée par les incursions des Tatars, et Ilia Mouromets résolut de défendre sa patrie. La ville de Kazan était assiégée, et trois tsars tatars s'y étaient établis. Ilia Mouromets s'approcha de la ville, déracina un chêne et s'en servit pour abattre les guerriers ennemis. Il anéantit ainsi toute l'armée tatare. Il ne restait que les trois tsars.

— Retournez dans votre royaume, leur ordonna Ilia, et dites à vos gens que jamais plus ils ne reviennent sur la terre de Russie. Je vous aurais bien exterminé, vous aussi, mais je vous laisse en vie pour que vous puissiez aller dire à la ronde que personne ne revienne ici, car un preux est apparu sur la terre russe: c'est Ilia Mouromets qui vous vaincra tous!

Les tsars s'en retournèrent chez eux, et Ilia Mouromets pénétra dans la ville. Les habitants s'étaient tapis dans leurs maisons, mais la plupart s'étaient réfugiés dans les églises. Ilia entra dans l'une d'elles: l'église était pleine de gens qui se lamentaient et priaient Dieu.

— Que faites-vous ici, bonnes gens? leur demanda Ilia.

— Comment! Ne vois-tu donc pas que nous sommes entourés de toutes parts par les Tatars, et qu'ils vont venir nous égorger?

— De quels Tatars parlez-vous? Il n'y a aucun Tatar ici, vous pouvez aller le constater vous-mêmes.

Les gens sortirent de l'église et s'assurèrent, qu'en effet, il n'y avait plus un seul Tatar. Ils s'en réjouirent infiniment, et se mirent à remercier Ilia Mouromets et à lui demander qu'il reste avec eux.

— Non! leur répondit Ilia. Je vous ai libérés et je vais continuer ma mission, car les Tatars avancent toujours. N'ayez plus peur de rien, personne ne reviendra vous attaquer. Reprenez vos besognes habituelles et ne craignez rien.

Ilia Mouromets monta à cheval et repartit. Il se dirigea vers Kiev, mais il fallait faire plusieurs détours pour y parvenir, car le chemin direct était occupé par un terrible brigand qui portait le nom de Rossignol le-Brigand. Aucun oiseau ne volait dans ces parages, aucun animal n'y passait, aucun preux n'osait s'y aventurer, car Rossignol-le-Brigand exterminait tout être vivant.

Néanmoins, Ilia décida de prendre le chemin direct et de passer justement par cet endroit de la forêt où le brigand s'était installé. Il s'était fait un nid sur neuf branches de trois chênes, et de là il observait tout ce qui se passait dans la forêt. Dès qu'il apercevait quelqu'un, il se mettait à siffler comme un rossignol, mais avec une force telle, que les feuilles en tombaient des arbres. Puis il hurlait comme une bête sauvage et les gens tombaient, foudroyés.

C'est ainsi qu'apercevant Ilia Mouromets, Rossignol-le-Brigand siffla comme un rossignol et les feuilles se détachèrent des arbres. Ensuite, il hurla comme une bête sauvage, et le cheval d'Ilia tomba sur les genoux.

Son maître le frappa et lui dit:

— Relève-toi, autrement je te jette aux chiens pour qu'ils te dévorent, puisque tu as peur d'un brigand.

Le cheval se releva et Ilia continua son chemin. Rossignol-le-Brigand le voyant approcher sauta de son arbre et se précipita sur lui. Mais Ilia lui décocha une flèche de son arc en plein dans l'oeil droit. La flèche lui transperça la tête et continua son vol, mais le brigand tomba par terre. Ilia se jeta sur lui, l'attrapa à bras le corps et se mit à l'étrangler. Rossignol-le-Brigand comprit alors qu'il avait à faire à plus fort que lui: «Cette fois-ci, je ne m'en tirerai pas», pensa-t-il.

Ilia Mouromets détacha les étriers de sa selle. Les courroies en étaient solides et il s'en servit pour ligoter les bras et les jambes de son adversaire. Puis il l'attacha à sa selle, monta à cheval et pénétra dans la cour de son prisonnier.

Rossignol-le-Brigand avait une fille, une fille géante. Quand elle vit son père attaché à la selle d'Ilia Mouromets, elle saisit une massue qui pesait plus d'une tonne et la lança à la tête d'Ilia. Mais celui-ci d'un coup d'épaule détourna la massue qui repartit en sens inverse et alla frapper la géante: elle tomba raide morte.





Alors la femme du brigand se mit à supplier Ilia :

— Prends n'importe quelle rançon en or ou en argent, mais laisse mon mari en vie.

— Non! répliqua Ilia Mouromets. Il a assez vécu. Il a tué trop de gens, il a fait trop d'orphelins pour que je le laisse en vie. Pour rien au monde! Je n'ai pas besoin de rançon. Je ne cherche pas à gagner de l'argent, je cherche à sauver tous ceux qui sont dans le malheur.

Il fit faire demi-tour à son cheval et prit le chemin de Kiev.

En ce temps-là, le prince Volodimir régnait à Kiev. Quand Ilia entra dans la ville, le prince y était justement en train de festoyer avec ses preux.

Ilia se nomma et le prince Volodimir lui demanda :

— Quel chemin as-tu pris pour arriver à Kiev?

— J'ai pris le chemin le plus court.

A ces mots tous les preux de la Cour sursautèrent. L'un des plus présomptueux, Aliocha Popovitch, s'exclama :

— Non, prince, c'est impossible. Cet homme ment. Personne ne peut passer par ce chemin. Rossignol-le-Brigand s'y est installé et maintenant aucun oiseau n'y vole, aucun animal n'ose s'y aventurer.

— Tu es vraiment bien brave, toi! répliqua Ilia Mouromets. Aurais-tu peur de Rossignol-le-Brigand? Venez, vous tous, je vais vous le montrer, votre Rossignol.

Le prince, la princesse et leur suite sortirent dans la cour. Ilia leur montra le brigand.

— Tenez, regardez-le, le voilà, votre hercule.

Quand ils virent tous que Rossignol-le-Brigand était attaché à la selle d'Ilia Mouromets, ils furent convaincus que celui-ci était vraiment un homme intrépide, du moment qu'il avait terrassé un bandit si terrible.

— Rossignol-le-Brigand, écoute-moi bien, lui dit le prince Volodimir. Je veux que tu siffles comme un rossignol et que tu hurles comme une bête sauvage.

Mais l'autre répondit :

— Ce n'est pas toi qui m'a fait prisonnier, et tu n'as pas le droit de me donner des ordres. Seul, celui qui m'a vaincu en a le droit.

— Eh bien, Ilia Mouromets, ordonne-lui toi-même.

— Ecartez-vous un peu, conseilla Ilia au prince et à la princesse. Je vais vous recouvrir d'une mante, afin que les tympanes de vos oreilles n'éclatent pas quand il se mettra à siffler.

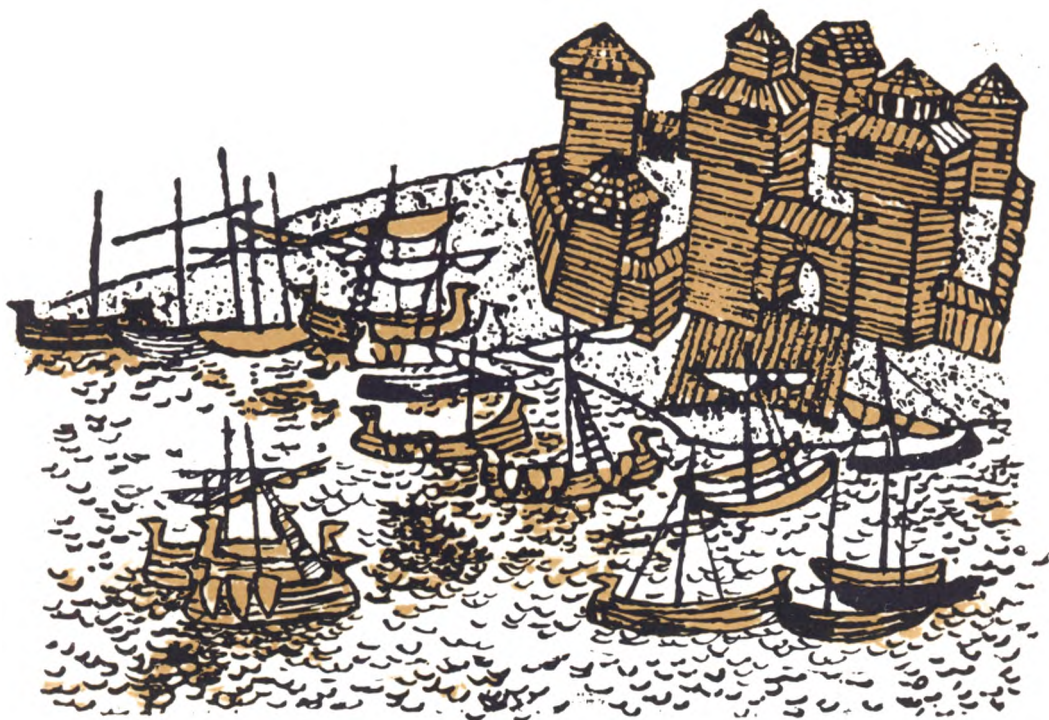
Puis s'adressant à son prisonnier :

— Je t'ordonne de siffler comme un rossignol.



Alors le brigand siffla avec une force telle, que les arbres en perdirent leurs feuilles, et que les preux du prince en tombèrent à quatre pattes. Et quand Rossignol se mit à hurler comme une bête sauvage, ils se sauvèrent de tous les côtés. Ilia Mouromets tenait bien fort le prince et la princesse sous sa mante pour qu'ils ne s'évanouissent pas de peur.

— Vous n'êtes pas très courageux, vous autres, s'adressa Ilia aux nobles de la Cour. Voilà que vous vous sauvez tous! Comment se fait-il que moi, je n'aie pas fui devant lui?



Puis il emmena Rossignol-le-Brigand dans un champ et lui trancha la tête.

Après cela, Ilia Mouromets resta à la Cour du prince. Mais un jour que tous les nobles étaient rassemblés chez Volodimir pour un festin, une querelle éclata entre eux et Ilia, et les preux incitèrent le prince à le mettre en prison. Le prince Volodimir emprisonna Ilia Mouromets et pendant trois ans il ne lui transmit aucune nourriture.

Cependant, la fille du prince lui portait à manger et à boire en cachette. Et Ilia vivait bien tranquillement dans sa prison, tandis que le prince le croyait mort depuis longtemps.

Trois ans s'écoulèrent. Or, il advint un jour qu'un tsar tatar du nom de Kaline dépêcha un courrier avec une missive pour

le prince Volodimir: «Je suis le tsar tatar Kaline, écrivait-il. Je veux m'emparer de ton pays, car le mien ne me suffit plus. Si tu ne te rends pas de ton plein gré, j'envahirai ton royaume, et ta femme et toi, vous irez porter des seaux d'eau dans ma cuisine».

Cette lettre fit terriblement peur au prince Volodimir. Il s'entretint aussitôt avec sa femme et sa fille:

— Mon Dieu! Qu'allons-nous devenir! se désolait-il.

— Peut-être qu'Ilia Mouromets est encore vivant. Vous devriez envoyer quelqu'un pour aller voir, proposa timidement la jeune fille.

— Tu es folle! s'exclama son père. Il est resté trois ans sans rien manger, il y a beau temps qu'il est mort et que ses os sont tombés en poussière.

— Et moi, je vous dis d'aller vérifier.

— Qui sait, après tout, dit le prince après avoir réfléchi. Peut-être qu'il vit encore, en effet. Eh bien, qu'on aille voir!

On alla dans la prison d'Ilia Mouromets et on le trouva sain et sauf en train de chanter.

Ayant appris la bonne nouvelle, le prince Volodimir courut immédiatement délivrer le prisonnier.

— Mon cher petit Ilia, lui dit-il, je te demande pardon de t'avoir fait du mal et de t'avoir mis au cachot. Maintenant je te prie de nous tirer du malheur.

— Ah, ça non! répliqua Ilia. Tu as voulu me faire mourir de faim, tu m'as laissé languir ici pendant trois ans, et à présent tu veux que je te prête secours. Non!

Le prince revint au palais et envoya sa femme supplier Ilia. Mais il lui refusa son aide également.

Alors la fille du prince résolut d'aller trouver Ilia Mouromets. Cette fois-ci, Ilia consentit:

— C'est toi qui m'as nourri, c'est toi qui m'as sauvé la vie. J'irai me battre pour toi et j'irai défendre la terre de Russie. Tu peux dire à ton père et à ta mère qu'ils ont de la chance!

Et Ilia Mouromets alla affronter le tsar Kaline. Il mit en déroute tous ses guerriers. Mais Kaline était un homme très grand et très fort, et quand il vit que son armée était vaincue, il voulut se battre lui-même contre Ilia. Le combat dura trois jours. A la fin du troisième jour, Kaline commença à l'emporter: il jeta Ilia à terre et se mit à l'étrangler.

Cependant, il voulait simplement lui faire peur. «J'ai trois filles à marier, dit-il à Ilia, choisis celle que tu voudras, et tu resteras avec moi. Tu me défendras, s'il le faut. Qu'as-tu besoin de ces princes russes qui t'ont abandonné?»

Or, les vieillards qui autrefois avaient guéri Ilia Mouromets lui avaient dit ce jour-là :

— Tant que tu seras sur la terre russe, tu y puiseras des forces; elle t'en redonnera toujours. C'est pourquoi, pendant que le tsar Kaline l'étouffait, Ilia se moquait de lui et sentait qu'il devenait de plus en plus fort.

Kaline continuait à le menacer :

— Si tu ne veux pas te marier avec l'une de mes filles, je te poignarderai.

Ilia restait tranquillement couché par terre. Quand il sentit que toutes ses forces lui étaient revenues, il attrapa le tsar Kaline avec ses jambes et le lança en l'air à une dizaine de mètres de haut. Celui-ci faillit se tuer quand il retomba par terre. Alors Ilia le prit par les pieds et le faisant tourner comme un moulinet, il abattit le reste des guerriers tatars. Ayant ainsi exterminé toute l'armée ennemie en se servant du tsar Kaline lui-même, Ilia Mouromets revint à Kiev et se maria avec la fille du prince Volodimir.





Un des loups se décida :

— Bon, la compagnie est fort agréable, et la bouillie va bientôt être prête, mais il faut y rajouter de l'eau: je vais aller en puiser.

«Je m'en moque pas mal de votre compagnie», se disait-il en partant.

Le deuxième loup l'attendit un peu, se demandant, lui aussi, comment faire pour déguerpir.

— Ah, le fainéant, s'écria-t-il enfin, voilà bien longtemps qu'il est parti. Où est l'eau pour la bouillie? Je vais prendre un gourdin, et je vais le ramener, le fripon.

Il s'enfuit à son tour et ne revint pas.

Alors ce fut le tour du troisième :

— Bon, je vais aller les chercher tous les deux.

Et il s'en alla sans demander son reste, trop content de s'en être tiré. Le bouc dit alors au bélier :

— Eh bien, mon ami, dépêchons-nous. Mangeons la bouillie et sauvons-nous.

Mais le troisième loup avait déjà repris ses esprits.

— Ecoutez, s'adressa-t-il à ses compagnons, est-il possible que nous, trois loups, nous ayons eu peur d'un bouc et d'un bélier? Allons-y, on va les dévorer, les vauriens.

Ils revinrent tous trois près du feu, mais les deux amis avaient disparu. Les loups décidèrent de les retrouver coûte que coûte et se mirent à leur recherche. Ils marchèrent longtemps et les découvrirent enfin sur un chêne. Le bouc, plus brave, avait grimpé tout en haut. Le bélier, un peu poltron, s'était installé plus bas.

— Couche-toi, dirent les loups à celui d'entre eux dont les poils étaient les plus hirsutes. Tu es notre aîné, c'est à toi de nous dire la bonne aventure: que faire pour les attraper.

Le loup se coucha les quatre fers en l'air et se mit à marmotter quelque chose. Le bélier, assis sur une branche, tremblait comme une feuille: il risquait de tomber juste sur le loup. Le bouc qui était plus brave ne perdit pas la tête et s'écria :

— Passe-le moi, ce sorcier!

Les loups détalèrent alors à une telle vitesse, qu'ils ne laissèrent derrière eux que des nuages de poussière.

Alors le bouc et le bélier descendirent tranquillement de leur arbre, et se construisirent une petite cabane où ils habitent jusqu'à maintenant.

## LE GARS PAUVRE ET LE RICHE MARCO ❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

Sur le chemin qu'empruntaient jadis les paysans pour aller chercher du sel en Crimée passait un jour la caravane chargée de marchandises du négociant Marco.

Ce marchand était si riche qu'on le connaissait par-delà les montagnes, au-delà des mers, et jusque dans notre contrée. Ce jour-là, alors qu'il traversait un petit village, il lui arriva l'histoire suivante.

A peine avait-il atteint l'entrée du village qu'un homme accourut à sa rencontre et lui demanda de devenir le parrain de son fils. Au début, Marco s'irrita d'une telle impertinence, mais ensuite il consentit. «Peut-être que cela est de bon augure», se dit-il.



Après la fête du baptême, le marchand laissa des cadeaux à son filleul et continua son chemin, la pipe entre les dents, surveillant sa caravane qui s'étendait derrière lui sur une lieue entière.

A la tombée du jour il entra dans sa ville où les citadins lui offrirent le pain et le sel de l'hospitalité et l'accompagnèrent jusqu'à son palais. Marco ordonna aux convoyeurs de décharger les charrettes, et après avoir bien soupé il se coucha et s'endormit. La nuit, il rêva que son filleul était venu le trouver et lui disait :

— Ecoute, Marco, un jour viendra où toutes tes richesses m'appartiendront.

Marco se mit en colère et poussa de grands cris, mais soudain il fut pris de peur et resta couché sans oser bouger. Tout à coup, il vit qu'un oiseau énorme s'abattait sur lui; il était si grand qu'il cachait le soleil de ses ailes déployées, et dans l'obscurité qui régnait tout autour, comme par une nuit d'automne, on ne voyait que ses serres qui brillaient.

L'oiseau agrippa Marco par sa ceinture de soie et l'emporta dans les airs. Marco sentait son corps se raidir. L'oiseau vola longtemps au-dessus de la terre, mais voilà déjà qu'il survolait la mer.

Au-dessus des flots il desserra ses serres. Marco se sentit glacé d'effroi, et son coeur battait à se rompre, comme celui d'un lièvre qui vient d'être attrapé.

Il tombait à une vitesse vertigineuse, l'eau était déjà tout près. «Je suis perdu», pensa Marco. A ce moment-là il se réveilla, mais il ne put se rendormir de toute la nuit. Son filleul ne lui sortait pas de la tête: il avait terriblement peur de perdre ses richesses. Pendant la journée, il l'oubliait plus ou moins, mais impossible maintenant de passer une nuit tranquille. A peine était-il couché, qu'il voyait devant lui un jeune homme, grand et fort, en chemise de toile, qui lui disait en souriant malicieusement:

— Toutes tes richesses m'appartiendront.

Furieux, Marco tentait de se jeter sur lui, mais une force le retenait à terre, et il ne pouvait remuer ni bras ni jambes; il ne parvenait pas même à crier.

Il souffrit ainsi pendant longtemps et décida enfin de se débarrasser de son filleul.

Un jour qu'il passait par le village il entra dans la maison du paysan qui lui avait demandé d'être parrain de son fils, et voyant son filleul, il comprit que celui-ci deviendrait exactement le jeune cosaque qu'il voyait en rêve toutes les nuits. Il riait de la même façon et c'était tout juste s'il ne disait pas: «Toutes tes richesses m'appartiendront!» Marco eut peur et dit au vieillard:

— Bonhomme, vends-moi ton fils. Tu as assez d'enfants comme ça et je t'en ferai un vrai cosaque.

— Oh, non, répondit le père. J'en ai beaucoup, c'est vrai, mais c'est l'unique bien que je possède. Quand ils se mettent à table, j'en ai le coeur serré, mais quand ils travaillent, mon âme est remplie de joie!

Alors, Marco commença à le prier et à tenter de le persuader, et le vieil homme finit par lui céder son fils pour une grosse somme d'argent.

Sitôt que la caravane se fut éloignée du village, Marco ordonna à ses serviteurs de lui préparer un bon tonneau et de l'enduire de poix. Ceci fait, il y fourra son filleul, boucha le tonneau de deux fonds solides, et alors que la caravane traversait une rivière, il jeta le tonneau dans l'eau. Puis il continua son chemin.

Le tonneau flotta quelque temps et finit par accoster près d'un couvent. Les bonnes soeurs, qui étaient justement en train de laver du linge à la rivière, l'aperçurent et le tirèrent sur le sable. «Il nous servira pour saler les concombres», décidèrent-elles. Quand elles l'eurent apporté au couvent et ouvert, elles furent stupéfaites d'y trouver un petit enfant. Mais elles n'allaient pas le remettre à l'eau, n'est-ce-pas? Elles décidèrent donc qu'il resterait au monastère.

L'enfant grandit et devint un si beau garçon, que les nonnes n'osèrent le garder plus longtemps avec elles. Un jour, elles lui donnèrent du pain pour la route et l'accompagnèrent jusqu'au porche. Il alla se louer de seigneur en seigneur et finit par tomber chez le riche Marco. Celui-ci vit que c'était un gars bien solide, bon travailleur, et il le prit à son service comme conducteur de bestiaux.

Un jour, il le fit venir et lui demanda :

— Qui es-tu et d'où viens-tu?

— Je ne sais pas qui je suis. Je n'ai pas de famille. Des bonnes soeurs m'ont trouvé dans un tonneau qui flottait sur l'eau, répondit le jeune garçon en souriant.

Quand Marco vit ce sourire, il devint blanc comme un linge et sentit qu'il tombait dans un abîme sans fond. Il avait reconnu son filleul et il s'attendait à la phrase trop connue : «Toutes tes richesses m'appartiendront». Mais le jeune homme se taisait et ne faisait que sourire.

— C'est bon, dit Marco se reprenant. Je veux faire de toi mon principal adjoint, mais tu vas d'abord t'acquitter d'une commission : une contrée inconnue s'étend par-delà la mer ; il paraît qu'on peut y acheter des marchandises à bon marché. Tu vas aller voir ce que l'on peut y trouver.

Jamais personne n'avait pu atteindre ce pays, car il fallait passer par des rapides déchaînés. Un passeur maudit les faisait traverser, mais il jetait ensuite les gens au milieu de la rivière. Il était aussi impossible d'y arriver par mer, car une énorme baleine y nageait, faisant chavirer tous les bateaux qui s'aventuraient vers cette terre étrangère.

Le jeune garçon se mit en route, et Marco s'en réjouissait fort, car il en avait déjà envoyé plus d'un là-bas, mais aucun d'eux n'était jamais revenu.

Le jeune homme chemina quelque temps et arriva jusqu'à une large rivière au courant si impétueux, qu'elle faisait peur rien qu'à la regarder, sans parler de la traverser. Le garçon héla le passeur d'une voix telle, que celui-ci se mit à trembler comme une feuille, tandis que son bac se balançait sur l'eau.



— D'où viens-tu et où vas-tu, fripon?

— Je viens de la part du marchand Marco et je vais outre-mer, répondit le jeune homme.

Il sauta sur le bac, et tout en voguant, il ne quittait pas le petit vieux des yeux. Dès qu'ils eurent atteint le milieu de la rivière, là où elle bouillonnait le plus, le passeur donna un coup de rame, et le bac se fendit en deux: la moitié où était le vieillard volait déjà de l'autre côté des rapides, alors que celle du jeune homme tombait en plein tourbillon. Il sentait déjà l'approche de la mort, car il était sur le point d'être projeté contre une roche, quand il comprit soudain que quelqu'un lui venait en aide. Il regarda par-dessus les bords du bac et vit que quatre sirènes le dévisageaient et conduisaient son embarcation en chantant. Elles le tirèrent du tourbillon et l'amènèrent jusqu'au rivage. Là, il sauta sur la terre ferme et se dirigea du côté de la mer.

Il erra dans la steppe pendant une semaine et enfin, à bout de forces, affaibli par la soif, il aperçut la mer qui bleuissait au lointain. Prenant son courage à deux mains, il se mit à courir. Exténué, il trébucha plusieurs fois, et vit soudain un vieillard tout blanc qui venait à sa rencontre. Celui-ci l'arrêta et lui demanda:

— Où cours-tu, mon enfant?

— Je dois aller au-delà de la mer bleue, répondit le garçon.

— Et qui t'y envoie, mon fils?

— Un marchand, le riche Marco.

— Ecoute ce que je vais te dire, mon garçon. C'est un grand malheur qu'il te cause, Marco, en t'envoyant ici. Tu vois, c'est ici que mes cheveux ont blanchi. Beaucoup de gens sont morts dans cette contrée. Personne n'en est jamais revenu et peu nombreux sont ceux qui ont réussi à traverser la mer. En tout cas, si tu veux aller outre-mer, tu devras attendre que la baleine tourne sa queue de ce côté-ci; alors tu sauteras dessus et tu te cacheras auprès de sa tête. Tu attendras qu'elle nage jusqu'à la rive opposée, alors tu pourras sauter à terre. Mais n'oublie pas une chose: un méchant tsar habite là-bas. Il est l'ami du marchand Marco, c'est pourquoi, ne lui dis pas d'où tu viens, sinon, tu es perdu.

Le jeune garçon remercia le vieillard, alla jusqu'au bord de la mer et se mit à attendre la baleine. Il resta là presque toute la journée. Dans la soirée, une espèce de montagne de terre avec un jet d'eau au milieu se montra au-dessus des vagues; dès qu'elle se fut approchée de la rive, une tempête effroyable se déchaîna sur la mer. Le garçon aperçut une queue immense, il l'atteignit, sautant de pierre en pierre, et il courut jusqu'au



jet d'eau, car c'était là, au dire du vieillard, que se trouvait la tête de la baleine.

La baleine était si longue, que le garçon mit près de cinq heures à atteindre sa tête. Il resta sept semaines sur l'immense animal, se nourrissant de poissons qu'il attrapait avec sa chemise. Au bout de la huitième semaine, il vit la terre et sauta sur la côte.

Il tomba immédiatement entre les mains des serviteurs du tsar. Ils l'emmenèrent chez leur souverain et celui-ci lui demanda qui il était et d'où il venait.

— J'ai vogué sur mer avec toute une flotille, répondit le jeune homme, j'ai vogué sur l'océan, et j'ai voyagé outre-mer. Un beau jour, une baleine s'est jetée sur nous et elle a avalé tous les douze bateaux. Mais comme j'étais sur le pont, le jet d'eau qui jaillit de sa tête m'a projeté sur son dos et j'y ai vécu jusqu'à ce que la baleine eût atteint le rivage.

Le tsar crut à toute cette histoire et laissa partir le jeune homme.

Celui-ci erra longtemps dans ce pays inconnu. Il l'étudia à fond, apprit sa langue, et repartit de la même manière qu'il était venu. Arrivé chez Marco, il lui raconta tout ce qu'il avait vu par-delà la mer bleue. L'audace du jeune homme fit peur à Marco; il sella son cheval et galopa jusqu'au passeur pour le punir de son infidélité.

Arrivé jusqu'à la rivière, il héla le vieillard, mais celui-ci ne pouvait aborder et il demanda à Marco de l'aider et de prendre sa rame. A peine Marco l'eut-il effleurée, que le vieux sauta du bac, et Marco resta seul sur l'embarcation. C'était une rame enchantée: celui qui la tenait ne pouvait plus la lâcher jusqu'à ce que quelqu'un ne vint le relayer.

Depuis lors, Marco est passeur. Quant à ses richesses, le jeune homme les a distribuées aux pauvres et ils vivent maintenant tous dans l'aisance.



Kvesska consentit à aller avec lui. Arrivés dans la forêt, ils virent qu'en effet des poissons étaient répandus par-ci par-là sous les buissons.

— Eh bien, je te l'avais bien dit! dit Pétro à sa femme.

— Ça, alors! s'exclama-t-elle. Depuis que je suis née et que je suis baptisée, je n'ai jamais vu une chose pareille!

— Bon, dit Pétro, maintenant allons faire un tour à la rivière, peut-être qu'un lièvre est tombé dans la senne ou dans la nasse.

— Mais qu'est-ce que tu racontes-là, voyons! répondit Kvesska. A-t-on jamais vu un lièvre dans une nasse!

— Toi non plus, tu n'avais jamais vu de poisson dans une forêt. Il y en avait pourtant, hein? Allons voir!

Quand ils s'approchèrent de la lisière du bois, ils aperçurent un poirier couvert de biscuits. Il y en avait tellement sur les branches, qu'elles ployaient jusqu'à terre.

Kvesska s'écria:

— Pétro, Pétro, regarde! Des biscuits sur un poirier!

— Oui, je vois, et alors?

— Mais c'est incroyable! Des biscuits sur un poirier! Est-ce que vraiment les biscuits poussent sur des arbres?

— Bien sûr que non, répondit Pétro. Peut-être est-ce un nuage de biscuits qui a passé par ici et qui s'est accroché à la forêt. Il aura laissé ses biscuits sur ce poirier.

— Eh bien, on va le secouer.

Ils ramassèrent les biscuits et se dirigèrent vers la rivière. Le bonhomme retira une senne, mais il n'y avait rien dedans. La seconde était tout aussi vide. Alors, il tira la nasse: un lièvre y gisait.

— Oh, ma petite mère! s'écria Kvesska, un lièvre dans une nasse! Vraiment, depuis que je suis née et que je suis baptisée, je n'ai jamais vu une chose pareille!

— Eh bien, tu l'auras vue! A présent, rentrons, ma mie, car il se fait tard.

Revenue au logis, Kvesska continuait à s'étonner:

— Quelle journée! Depuis que je suis née et que je suis baptisée, je n'ai jamais vu ça: du poisson dans la forêt, un lièvre dans une nasse, et des biscuits sur un poirier!

— Ce n'est pas encore tout, répondit Pétro, le plus curieux, c'est que j'ai trouvé de l'argent aujourd'hui.

— Oh, c'est vrai?!

— Oui, c'est vrai, dit son mari, le voilà. Et il lui montra sa cachette.

— Oh, mon homme, mais nous allons être riches maintenant!



— Oui, nous le serons, mais si jamais l'économe l'apprend, il nous le prendra, notre argent.

— Mais comment veux-tu qu'il l'apprenne? reprit Kvesska. Que le diable m'emporte si je le dis à qui que ce soit!

— Prends garde, femme, ne le dis à personne, sinon nous aurons des malheurs. Et ne parle pas de ce que nous avons trouvé dans la forêt et dans la rivière, parce que si les gens apprennent que nous avons eu une journée pareille, ils devineront aussitôt que j'ai trouvé de l'argent, car c'est en général ces jours-là que l'on découvre des trésors.

— C'est promis, dit Kvesska, je ne le dirai à personne.

Dans la soirée, on entendit une rumeur qui provenait du village.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas? s'inquiéta Kvesska? D'où vient ce tumulte? Je vais aller voir.

— Mais non, n'y vas pas. Reste tranquille, et n'écoute pas toutes ces bêtises.

— Oh, mon petit Pétro, mon chou, dis-moi ce qui est arrivé.

— Eh bien, il est arrivé que notre économe a volé un saucisson à son maître, et maintenant on le mène par le village et on le bat avec des saucissons pour qu'il ne vole plus.

Pétro inventa tout cela pour la faire rire, mais Kvesska le crut, et déjà, elle ne tenait plus en place.

— Oh, mon Dieu, il faut que j'aille raconter tout cela à la commère Mélanka, s'écria-t-elle, et elle se leva d'un bond.

— Tu ferais mieux de rester à la maison, répliqua son mari. Tu connais bien notre économe: dès qu'il aura appris ce que tu racontes à son sujet, il s'en prendra à nous.

Kvesska eut peur de lui désobéir et elle n'alla nulle part. Elle patienta deux jours, mais au bout du troisième, elle n'en pouvait plus: comment ne pas aller faire part à quelqu'un de son bonheur? Elle courut chez la voisine Mélanka. Elle entra, dit «bonjour» et s'assit. L'envie de parler la démangeait, mais elle n'osait pas commencer. Enfin elle risqua:

— Les gens pauvres n'ont vraiment pas de chance. Tenez, commère, moi, par exemple, je voulais m'acheter une paire de bottes pour la fête, eh bien, je ne peux pas me les payer...

Et la Mélanka:

— Ah ça, voisine, vous avez bien raison. Moi aussi, je...

Et Kvesska lui coupant la parole:

— Qui sait, peut-être que nous n'allons plus être si pauvres...

— Comment ça? s'enquérit Mélanka en prêtant l'oreille.

— Oh, commère, je ne sais pas comment vous le dire...

— Eh bien, dites-le, allez-y, l'incita Mélanka.

— Oh, vraiment, je ne sais pas comment m'y prendre; mon homme m'a défendu d'en parler à qui que ce soit.

— Mais, voyons, je ne suis pas bavarde, moi. S'il le faut, je suis muette comme une carpe, je ne le dirai à personne, dit Mélanka.

— Bon, je vais vous le dire. Mais rien qu'à vous. Surtout, ne le répétez à personne.

Et elle lui confia son secret.

Kvesska à peine sortie, Mélanka attrapa sa veste et courut chez la commère Prisska.

— Oh, voisine, vous savez la nouvelle?

Comme il y avait fête ce jour-là, il y avait aussi chez Prisska la commère Iavdoka. On s'amusa beaucoup, et on parla naturellement de l'argent de Pétro.

Le lendemain, le mari et la femme s'étant disputé, Pétro cria violemment après Kvesska. Celle-ci s'enfuit en le menaçant, et elle alla claironner à tout le village que son mari l'avait grondée, qu'il avait même failli la battre, qu'il avait trouvé un trésor, et qu'il le tenait caché quelque part.

Au bout de deux ou trois jours, l'économe fit venir Pétro dans son bureau et l'apostropha sévèrement:

— Dis donc, vaurien, il paraît que tu as trouvé de l'argent.

— Non, répondit Pétro, je n'ai rien trouvé du tout.

— Mais c'est ta femme qui le dit.

— Cela ne prouve encore rien; ma femme, vous savez, elle n'a pas toute sa tête, elle peut raconter n'importe quoi.

— Eh bien, on va voir, dit l'économe. Qu'on fasse venir sa femme!

On amena Kvesska. L'économe lui demanda:

— Ton mari a-t-il trouvé de l'argent?

— Oui, monsieur, il en a trouvé.

— Je vous assure, intervint Pétro, que ma femme peut raconter Dieu sait quoi. Demandez-lui plutôt quel jour c'était.

— Quel jour c'était? demanda l'économe à Kvesska.

— Oh, mais c'était le jour où la forêt sentait mauvais et où nous avons trouvé du poisson sous chaque arbuste.

— Qu'est-ce que tu nous raconteras encore? demanda Pétro.

— Quoi encore? Eh bien, cette fois, tu ne t'en sortiras pas! C'était le jour où nous avons ramassé du poisson dans la forêt et où un nuage de biscuits s'était accroché aux arbres; et c'est ce jour-là aussi qu'un lièvre était tombé dans une nasse.

— Vous entendez, monsieur, toutes ces bêtises? Dites-lui, qu'elle vous dise sérieusement tout ce qui s'est passé.

— Tout cela s'est passé, monsieur l'économe, continuait K vesska, le jour où on vous a mené à travers tout le village...

— Quand est-ce qu'on m'a mené à travers tout le village? s'indigna l'économe.

— Eh bien... faites excuse, monsieur l'économe... mais du moment que vous voulez savoir toute la vérité... c'était le jour où on vous a battu avec des saucissons que vous aviez volés à votre maître...

L'économe éclata:

— Mais, dis donc, vaurienne, effrontée! Comment oses-tu me dire des choses pareilles? Attrapez-la et donnez-lui une bonne raclée, pour qu'elle n'invente pas n'importe quoi, comme elle le fait en ce moment!

Alors, Pétro prit la défense de sa femme, disant qu'elle était simple d'esprit et demandant qu'on ne la batte pas.

L'économe hésita un peu, puis voyant en effet qu'elle était si sott e, il la relâcha.

Le mari et la femme repartirent ensemble. Pétro souriait dans sa moustache. Quant à K vesska, elle cheminait la tête basse, toute penaude, ayant compris, enfin, qu'elle avait fait une sottise.

Arrivée à la maison, elle fondit en larmes:

— Oh, Pétro, tu m'as joué un bien mauvais tour!

— K vesska, ma chère petite femme, répondit Pétro, ce n'est pas moi qui t'ai joué un mauvais tour; tu te l'as joué toi-même. Dorénavant ne sois plus si bavarde, et rien de déplaisant ne t'arrivera. Et maintenant, ne boude plus et réconcilions-nous.

Depuis lors, ils vivent en paix et dépensent leur argent petit à petit. K vesska a enfin compris qu'il fallait savoir tenir sa langue.



Le jeune homme fit ses préparatifs, dit adieu au géant et se mit en route.

Au bout de trois jours de voyage, il aperçut un château noir d'un aspect sinistre, entouré d'une haute muraille noire. Le vampire se tenait au milieu de la cour et il serrait bien fort dans ses pattes une barre de fer. Apercevant Ivan, il s'écria d'une voix tonnante:



— Qu'est-ce que tu viens faire ici? Comment as-tu osé pénétrer dans mon domaine?

— Je suis venu te livrer combat, lui répondit Ivan.

A ces mots, le vampire éclata de rire et il lança la barre de fer à la tête d'Ivan. Mais celui-ci fit un bond, et la barre vola à côté de lui. Il la saisit aussitôt, visa et la jeta de toutes ses forces sur le vampire qui tomba raide mort. Ivan entra alors dans le château noir, et y trouva un cheval noir et un harnais, tout noir aussi. Il monta le cheval noir, attacha le sien à la selle et prit le chemin du retour.

Le géant l'attendait. Quand il vit son serviteur, il le félicita, prit les deux chevaux et les emmena à l'écurie.



Le temps passait et le jeune garçon devenait de plus en plus fort et instruit. Un jour, son maître le fit venir et lui annonça :

— Maintenant, Ivan, tu vas aller au Nord. Tu passeras par des forêts impénétrables, des marais infranchissables, et tu arriveras jusqu'à un château tout rouge. Un vampire rouge y demeure, qui fait beaucoup de mal aux gens à l'alentour. Il faut le tuer. Dès qu'il aura disparu, les marais sécheront et les gens pourront y semer du blé.

Ivan ne fut pas long à s'apprêter: le lendemain même il se mit en route.

Il marcha pendant très longtemps et arriva enfin jusqu'à une forêt fort épaisse. Tout y était si enchevêtré qu'il fut obligé de se frayer passage à coups de sabre. Cela lui prit toute la journée et la nuit le surprit alors qu'il était encore dans la forêt. Ivan entrava son cheval pour qu'il ne s'en allât pas trop loin, se coucha sur la mousse et s'endormit.

S'étant réveillé, il vit que tous les arbres autour de lui s'étaient écartés. Une lumière éblouissante régnait partout et la terre s'était couverte de fleurs odorantes. Les oiseaux chantaient des airs si jolis, que jamais Ivan n'en avait entendu de pareils.

Attirées par le gazouillement des oiseaux, du plus profond de la forêt apparurent des fées, des ondins sortirent des lacs et ils se mirent tous ensemble à chanter et à danser. Des animaux de toute sorte se rassemblèrent autour d'eux, et les plus forts ne touchaient pas aux plus petits. Au-dessus d'Ivan, une vieille chouette était perchée sur une branche, et une jeune tourterelle s'était installée à côté d'elle. La vieille chouette lui chuchotait quelque chose, et la tourterelle l'écoutait attentivement.

Ivan prêta l'oreille: il apprit que cette forêt avait été enchantée et que tout y était mort. Et ce n'était que grâce à Ivan, qui avait réussi à parvenir jusqu'au coeur de la forêt en se frayant un passage, que la vie s'était animée. En vérité, c'était aujourd'hui une grande fête pour tous les animaux et les petits oiseaux.

Ivan regardait avec surprise tout ce qui se passait autour de lui, et puis il se rendormit. Le soleil était déjà couché quand il se réveilla. Il s'aperçut alors qu'il se trouvait à la lisière d'un bois. Un champ, couvert de fleurs au parfum délicieux, s'étalait devant lui.

«Tiens, les marais sont déjà asséchés! se dit Ivan. Il faut que je me dépêche d'en finir au plus vite avec le vampire».

Il enfourcha son cheval et partit au galop. Au bout d'un certain temps, il se trouva devant un château tout rouge. Une

muraille, rouge aussi, l'entourait de tous côtés. Ivan entra en coup de vent dans la cour du château, et aperçut aussitôt un vampire tout rouge qui l'attendait déjà.

Une bataille s'engagea entre eux et le vampire perdait rapidement ses forces. Ivan le tua, entra dans le château, y trouva un cheval et un harnais rouges, les prit avec lui et repartit. Il fut bien surpris de voir les gens travailler dans les champs, labourer, faucher les herbes, sécher le foin. A ce spectacle, Ivan se sentit le coeur léger et il se hâta de rentrer à la maison pour porter cette bonne nouvelle à son maître. Celui-ci, en effet, fut très content de le revoir; il lui prit des mains le cheval et le harnais et lui dit d'aller se reposer.

Mais Ivan ne resta pas longtemps inactif. Il eut encore à aller au levant pour combattre un vampire blanc. Cette fois-ci, il traversa des déserts et des steppes arides. Des araignées monstrueuses se jetaient sur lui, essayant de l'entortiller dans leurs toiles, des fantômes lui apparaissaient pour le dérouter. Et quand Ivan atteignit un lac, et plus loin, une rivière, et qu'il voulut s'y désaltérer, ceux-ci s'éloignèrent de lui et il ne put arriver à les rattraper.

Ivan décida d'aller tout droit vers l'Est sans s'écarter de sa route. Il arriva enfin devant un grand château blanc, ceinturé d'une haute muraille. C'est ici qu'il eut à subir le combat le plus acharné. Il réussit toutefois à maîtriser le vampire blanc, et s'étant emparé d'un cheval et d'un harnais blancs, il rentra à la maison.

Sur le chemin du retour, il constata que les déserts verdoyaient, que les profonds ravins s'étaient remplis d'eau, ainsi que les lacs qui brillaient au soleil comme des miroirs. Les petits oiseaux gazouillaient dans les arbres.

Arrivé au logis, Ivan remit à son maître le cheval et le harnais, et alla se coucher. S'étant reposé quelque temps, il continua à s'instruire et apprit encore beaucoup de choses intéressantes. Cependant, une idée le tourmentait continuellement: pourquoi donc son maître, qui était si fort et si sage, n'allait-il pas lui-même combattre les vampires? Pourquoi l'envoyait-il, lui, Ivan? Un jour, il se décida:

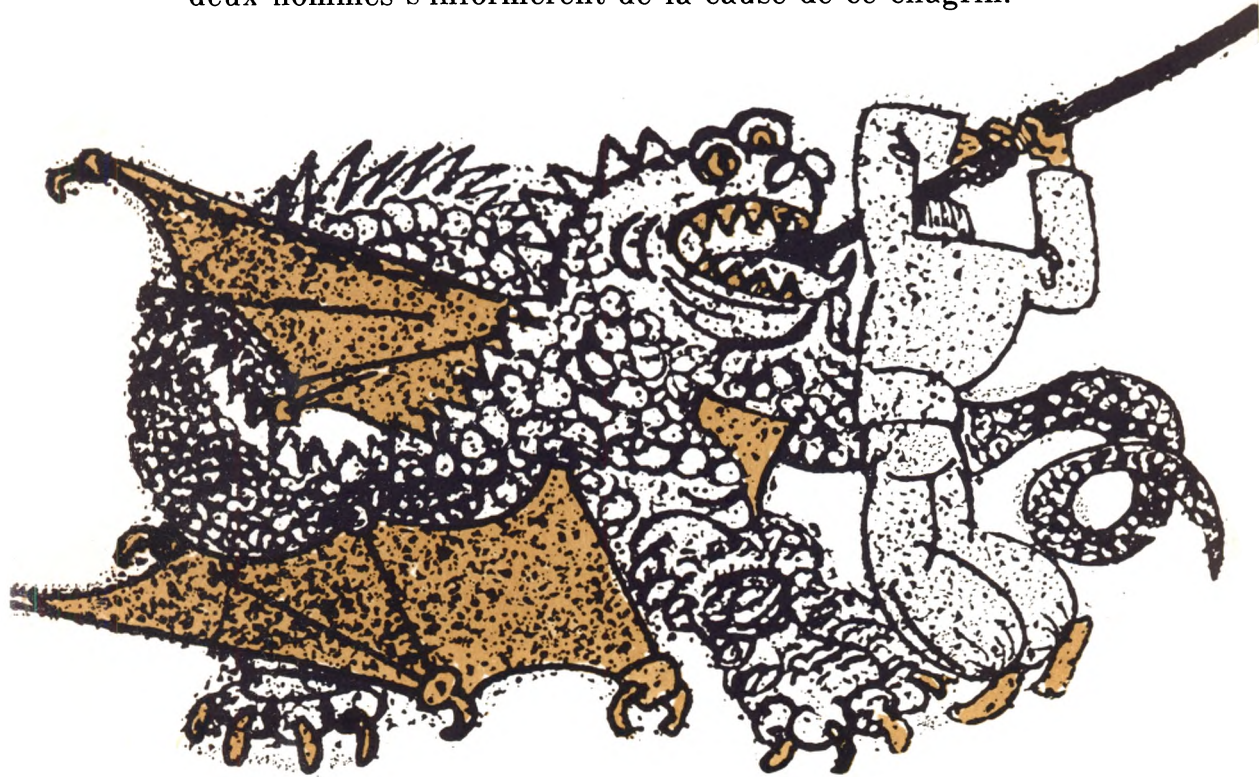
— Ne soyez pas offensé de ma question, maître, lui dit-il. Je voudrais savoir pourquoi vous n'allez pas vous-même livrer combat aux vampires, alors que vous êtes si fort et si adroit? Pourquoi est-ce moi que vous chargez de ces choses?

Le géant sourit.— Vois-tu, mon enfant, lui répondit-il, quand un acte de vaillance est accompli par un homme sage et fort, il a moins de valeur que s'il est dû à un homme faible et de peu d'expérience. N'oublie pas que très souvent, les hauts

faits sont réalisés non par des gens qui savent énormément de choses et qui sont très forts, mais par des hommes de bonne volonté et animés d'un grand désir d'agir.

Ivan fut tout à fait satisfait de la réponse de son maître et cette question ne le préoccupa plus.

Un jour, le géant proposa au jeune homme d'aller faire une promenade. Ils montèrent à cheval et se mirent en route. Ils arrivèrent jusqu'à une grande ville et virent que tout y était en deuil. Des drapeaux noirs étaient hissés sur les maisons. Les deux hommes s'informèrent de la cause de ce chagrin.



— Un dragon horrible s'est abattu sur notre ville, répondirent les habitants. Il a déjà dévoré la moitié du bétail, et il est certain qu'il va le dévorer en entier, si nous ne lui donnons en rançon la fille de notre tsar. Elle est si bonne qu'elle a bien consenti à aller chez le dragon, afin de sauver le reste du bétail. Naturellement, nous avons pitié d'elle, mais que faire? Nous ne pouvons pas vivre sans bétail. Voilà d'où nous vient ce grand chagrin. S'il pouvait se trouver un garçon sans peur pour aller tuer le dragon, le tsar lui donnerait sa fille en mariage et, plus tard, il lui céderait son royaume.

— Ivan, tu dois sauver la fille du tsar et délivrer cette contrée du fléau qui l'accable, décida le géant.

Ils rentrèrent tous deux à la maison. Ivan détacha le cheval qu'il avait pris au premier vampire, fit ses adieux à son maître et se mit en route.

Arrivé à la ville, il apprit que la fille du tsar était déjà partie dans la forêt pour rejoindre le dragon. Ivan les rattrapa juste au moment où ils allaient entrer dans une grande caverne.

— Arrête-toi, princesse! s'écria le jeune homme. Ton heure n'a pas encore sonné!

Les larmes séchèrent aussitôt sur le visage de la jeune fille et elle sourit à Ivan, qui s'approchait de la caverne dans laquelle avait disparu le dragon.

— Eh, toi, là-bas, sors de ta cachette, cria Ivan. Je vais te livrer combat!

— Attends un peu, je ne suis pas encore prêt, répondit le monstre d'une voix tonitruante.

Au bout d'un instant, il bondit de la caverne en hurlant. Ivan eut juste le temps de sauter sur son cheval et il se rua sur son adversaire.

Un combat terrible s'engagea entre eux. Ivan tranchait les têtes du dragon les unes après les autres, mais de nouvelles repoussaient aussitôt à leurs places. Chaque gueule du dragon crachait des torrents de flammes qui brûlaient atrocement le jeune homme. A un moment, il sentit qu'il était à bout de souffle et qu'il n'en avait plus pour longtemps, d'autant plus que le dragon l'avait renversé et s'était jeté sur lui pour l'étrangler. Mais à cet instant, Ivan réussit à enfoncer son sabre jusque dans les entrailles de son ennemi. Le dragon poussa un cri si épouvantable, que les feuilles en tombèrent des arbres. Heureusement, c'était son dernier cri...

Ivan aperçut non loin de lui la fille du tsar.

— Pourquoi es-tu si triste, lui demanda-t-il. Tu vois, le dragon est mort; tu peux rentrer chez tes parents.

La jeune fille n'en croyait pas ses yeux.

— Non, répondit-elle, je ne rentrerai pas seule, je ne reviendrai qu'avec toi, car c'est à toi que je dois ma liberté et celle de mes sujets.

Elle prit Ivan par la main, ils montèrent à cheval et arrivèrent tous deux jusqu'à la ville, où tous les citadins étaient en larmes, déplorant le sort de leur princesse.

— Ne pleurez plus, bonnes gens, je suis restée en vie grâce à Ivan. Il est mon sauveur et le vôtre.

La joie inonda les coeurs. Une foule accompagna Ivan et la jeune fille jusqu'au palais du tsar. Celui-ci, accablé par le chagrin d'avoir perdu sa fille unique, pleura de joie en la voyant saine et sauve. Quand il apprit que c'était Ivan qui l'avait tirée du péril, il la lui donna en mariage. Les noces furent célébrées avec une pompe inouïe. Ivan y invita son maître, le géant, et s'ils ne sont pas encore morts, ils se divertissent jusqu'à maintenant.





Elle le planta dans le pré et se remit à pleurer. Elle se désola longtemps et finit par s'endormir. Quand elle se réveilla, elle vit qu'un beau saule tout vert avait poussé à l'endroit où elle avait mis le grain en terre. Et sous l'arbre il y avait une fontaine dont l'eau était fraîche et limpide comme une larme. La jeune fille s'approcha de l'arbre.

— Saule vert, ouvre-toi! C'est moi, la demoiselle Ganna.

Le saule s'ouvrit, et une multitude de petites fées en sortirent.

— Belle demoiselle, gentille demoiselle, que désirez-vous?

— Voici, répondit la jeune fille, un écheveau de filasse: il faut le broyer, le battre, le filer, le dévider, en tisser de la toile et la blanchir.

— Belle demoiselle, gentille demoiselle, nous allons faire tout cela en un clin d'oeil.

Et elles rentrèrent toutes dans le saule.

La jeune fille fit paître le veau jusque dans la soirée, et revint vers le saule.

— Saule vert, ouvre-toi! C'est moi, la demoiselle Ganna.

Le saule s'ouvrit, et les petites fées en sortirent une toile si blanche et si fine, qu'on aurait pu se mettre à en coudre des chemises. La jeune fille prit la toile, ramena le petit veau à la maison, et rendit son ouvrage à sa belle-mère. Celle-ci en grinça des dents quand elle le vit, mais elle ne prononça pas un mot.

Ensuite, ce fut sa fille qu'elle envoya faire paître le veau.

— Tiens, ma petite enfant, lui dit-elle, prends aussi cet écheveau. Si le coeur t'en dit, file-le, sinon, tu le rapporteras comme il est.

La fille emmena paître le petit veau et jeta la filasse en route. Quand elle revint le soir, elle se plaignit à sa mère:

— Vous savez, maman, j'ai eu si mal à la tête, que je n'ai pas pu filer.

— Qu'importe, mon enfant, va te coucher et repose-toi.

Quand vint le dimanche, la vieille para sa fille pour la mener à l'église et s'adressa à sa belle-fille:

— Et toi, <sup>de la Marie</sup> vaurienne, <sup>de la Marie</sup> émpotée, tu vas chauffer le four, préparer le dîner, faire le ménage et coudre une chemise. Que tout soit prêt quand nous serons de retour. Mais prends garde: si tout cet ouvrage n'est pas terminé à mon retour, tu ne resteras pas en vie.

Quand la mère et sa fille furent parties, Ganna alluma le poêle, prépara le dîner, fit le ménage et courut dans le pré vers le saule:

— Saule vert, ouvre-toi! C'est moi, la demoiselle Ganna.

Le saule s'ouvrit et une multitude de petites fées en sortirent.

— Belle demoiselle, gentille demoiselle, que désirez-vous?

— Avant qu'elles ne reviennent de l'église, il faut coudre une chemise de cette toile. Et puis, donnez-moi, s'il vous plaît, une jolie robe, je voudrais aller à l'église.

Les fées la vêtirent d'une robe merveilleuse et la chaussèrent de petits souliers dorés. Une calèche attelée de chevaux l'attendait. La jeune fille y prit place et partit pour l'église.

A peine eut-elle franchi le seuil de l'église, que celle-ci fut littéralement illuminée. Les gens ne se laissaient pas de la regarder... Est-ce une princesse? Ou une reine? Nous n'avons jamais vu de beauté pareille!

Or, un jeune prince était justement à l'église ce jour-là. Dès qu'il eût vu Ganna, il ne put en détacher son regard... La messe finie, elle sortit la première de l'église, s'assit dans la calèche et partit. Elle s'approcha du saule qui s'ouvrit aussitôt, ôta sa belle robe, revêtit ses haillons et prit la chemise qui était prête. Les chevaux disparurent dans le saule et celui-ci se referma. La jeune fille rentra à la maison et s'assit près de la fenêtre pour guetter le retour de sa belle-mère.

La vieille et sa fille revinrent de l'église.

— Le dîner est prêt?

— Oui, ma mère.

— La chemise est-elle cousue?

— Oui, la voici.

La femme fut très étonnée, mais ne dit mot. Elle se contenta de hausser les épaules.

— Mettons-nous à table.

Quand elles furent assises, elles racontèrent qu'elles avaient vu à l'église une jolie demoiselle, belle comme le jour, et que le prince en avait oublié ses prières, et qu'il ne l'avait pas quitté des yeux.

— Est-ce qu'elle ne me ressemble pas, par hasard? demanda Ganna.

La fille de la vieille éclata de rire, mais sa mère s'indigna:

— Regardez-moi cette empotée, cette rustaude, pour qui se prend-elle!

Le dimanche suivant, alors que tout le monde était à l'église, la jeune fille resta à la maison pour chauffer le four et faire plusieurs ouvrages dont on l'avait chargée. Elle s'acquitta bien vite de sa tâche et courut dans le pré.

— Saule vert, ouvre-toi! C'est moi, la demoiselle Ganna.

Le saule s'ouvrit et une multitude de petites fées en sortirent.

— Belle demoiselle, gentille demoiselle, que désirez-vous?

Elle demanda qu'on l'habillât de nouveau pour l'église. Vêtue d'une jolie robe et chaussée de petits souliers dorés, elle s'en alla à la messe.

Le prince était déjà à l'église qu'elle illumina sitôt qu'elle en eût franchi le porche. Les gens restaient ébahis: «Mon Dieu, se disaient-ils, comme elle est belle! Qui peut-elle bien être?» Personne ne la connaissait... Quant au prince, il ne la quittait pas des yeux. La messe finie, elle sortit la première, courut se dévêtir, remit ses haillons et rentra à la maison pour y attendre sa belle-mère.

Quand les siens furent revenus de l'église et se mirent à table, on reparla de la belle demoiselle.

— Le jeune prince est très beau, mais elle est encore plus jolie que lui.

— Peut-être me ressemble-t-elle? demanda Ganna.

La fille de la vieille éclata de rire. Sa mère, elle, suffoquait de rage, tant elle détestait sa belle-fille. Elle était sur le point de la rouer de coups.

Pendant ce temps-là, le jeune prince la recherchait partout: qui était cette jeune fille? Personne ne le savait. On tint conseil, et un jeune garçon de la suite du prince proposa:

— Il faut verser de la poix à l'endroit où elle a coutume de se tenir à l'église: ses petits souliers dorés s'y attacheront et elle ne pourra pas s'enfuir.

C'est ce qu'on fit. Au bout de la troisième semaine, Ganna se rendit à la messe et se mit à sa place habituelle. Le prince et ses seigneurs épiaient tous ses mouvements. Quand la messe fut finie, elle voulut s'en aller, mais elle restait clouée sur place. Alors, elle fit un effort, réussit à s'arracher du sol, mais un de ses escarpins resta collé sur le plancher. Elle s'enfuit dans le pré, revêtit ses haillons et rentra à la maison.

Quand les siens revinrent de l'église, il ne fut question que de la belle demoiselle.

— Son soulier est si petit, paraît-il, qu'on ne saurait trouver de pied qui puisse le chausser.

— Peut-être que le mien le pourrait? dit Ganna.

La vieille se mit en colère:

— Mais tu es une rustaude et une malapprise, tu farfouilles dans les cendres du matin jusqu'au soir, tu as un pied comme un billot, et tu oses te comparer à cette jolie demoiselle.

De rage, elle battit la jeune fille et la chassa du logis.



Le jeune prince continuait ses recherches et demandait aux gens s'ils ne savaient pas à qui appartenait le petit soulier doré. Hélas, tous l'ignoraient. Le garçon qui l'avait déjà conseillé une fois lui dit alors :

— Il faut le donner à essayer à toutes les jeunes filles du pays : celle qui pourra le chausser sera justement la demoiselle que nous recherchons.

C'est ce qu'on fit. Les seigneurs de la cour essayèrent le petit soulier à toutes les filles. On commença par les princesses.



On passa ensuite à la petite noblesse... Mon Dieu! Comme elles désiraient toutes pouvoir chausser le petit soulier et devenir la femme du prince. Mais, hélas, il n'allait à personne. On l'essaya aux marchandes. Même résultat. Puis aux bourgeoises... On alla enfin chez les paysannes.

Les seigneurs passaient de maison en maison et arrivèrent enfin jusqu'à la demeure des deux vieux et de leurs filles. La femme les aperçut de loin et prévint sa fille:

— Va vite te laver les pieds, mon enfant, tu vas essayer le petit soulier doré.

Et à l'autre:

— Et toi, effrontée, salisson, ouste, file sur le four et qu'on ne te voie plus!

La jeune fille alla se cacher et les seigneurs entrèrent.

— Bonjour, braves gens!

— Bonjour, sires, que Dieu vous protège!

— Vous avez des filles ici?

— Oui, seigneurs, j'ai une fille, répondit la vieille. «Fillette! Viens vite essayer le petit soulier doré! Quelle gentille enfant, comme ses petits pieds sont blancs...» On commença à essayer le soulier, mais le pied n'y entra pas. «Mais fais un effort, s'affairait sa mère, force ton pied, il entrera!»

La fille faisait tout son possible, mais elle ne put en venir à bout.

La fille du vieux, assise sur le four, observait toute la scène.

— Qui est cette jeune fille? demanda l'un des seigneurs.

— Oh, c'est une empotée, une fainéante, répondit la vieille femme, puis se tournant vers sa belle-fille:

— Veux-tu te cacher bien vite, friponne, je t'avais pourtant prévenue de ne pas te montrer.

— Non, non, bonne femme, qu'elle vienne ici! Descends de ton four, fillette!

La jeune fille sauta du four et essaya le petit soulier: il lui allait à merveille.

— Eh bien, bonne femme, dirent les seigneurs, nous emmenons cette petite avec nous.

— Mon Dieu! Mais a-t-on jamais vu qu'une pareille vaurienne devienne la femme d'un prince! C'est impossible! Je ne la laisserai pas partir!

La vieille était en fureur: «Mais vous ne voyez donc pas à quoi elle ressemble?! Elle ne sort pas de ses cendres... Elle n'a jamais une chemise propre à se mettre...»

Mais les seigneurs ne l'écoutaient pas.

— Attendez-moi un instant, leur dit Ganna, je vais aller m'habiller. Et elle courut dans le pré.

— Saule vert, ouvre-toi! C'est moi, la demoiselle Ganna.

Le saule s'ouvrit et les petites fées en sortirent. Ganna revêtit ses beaux habits, et quand elle entra dans la maison, celle-ci fut toute illuminée... Tout le monde resta stupéfait.

— Maintenant je vais chausser le second soulier.

Ganna partit avec les seigneurs et quelques jours après on célébra ses noces avec le prince. Le saule et la fontaine disparurent sous terre pour réapparaître bientôt dans le jardin des jeunes mariés.



n'as vraiment pas de chance. Je te donnerai en ce cas un cheval et des armes et tu quitteras mon royaume.

Danilo tourna longtemps autour des tonneaux en les tâtant l'un après l'autre.

— C'est celui-ci qui contient de l'or, se décida-t-il enfin. On ouvrit le tonneau: il était plein de sable.

— Tu as bien mérité ton surnom, dit le tsar. Va t'en d'ici, je n'ai que faire de toi.

Il donna à Danilo un cheval et des armes et Danilo quitta le royaume.

Il chemina pendant très longtemps. Ni lui ni son cheval n'avaient rien mangé de deux jours. Le troisième jour, Danilo aperçut dans un champ une meule de blé.

— Eh bien, voilà au moins de quoi nourrir mon cheval.

Mais à peine se fut-il approché de la meule que celle-ci prit feu. Le pauvre homme se mit à pleurer. Tout à coup il entendit une voix qui sortait du tas de blé:

— Sauve-moi, bonhomme, ou je vais brûler.

— Mais comment veux-tu que je te sauve, je ne peux même pas approcher, tout est en flammes!

— Tends-moi ton épée, je m'y accrocherai, et tu me sortiras.

Danilo enfonça son épée dans la meule. Quand il l'eut retirée, il vit qu'une grosse vipère y était enlacée.

— Maintenant emmène-moi à la maison, dit le serpent. Tu vas m'asseoir sur ton cheval, et tu le dirigeras du côté où je tournerai la tête.

Danilo installa la vipère sur son cheval et ils se mirent en route. Quand la vipère penchait la tête à gauche ou à droite, Danilo faisait tourner son cheval et ils arrivèrent enfin jusqu'à une très belle demeure.

La vipère descendit du cheval. «Attends-moi ici, dit-elle à Danilo. Je reviens dans un instant». Et elle se faufila sous la porte cochère.

Le pauvre Danilo l'attendit fort longtemps et il allait déjà se mettre à pleurer, quand apparut devant lui une belle dame très avenante.

— Mène ton cheval à l'écurie, Danilo, et viens prendre quelque nourriture.

Ils pénétrèrent dans une cour au milieu de laquelle étaient creusés deux puits. La femme s'approcha de l'un d'eux, y puisa un verre d'eau, le posa par terre et jeta à côté une poignée d'avoine.

— Donne cela à ton cheval.

«Elle se moque de nous, se dit Danilo, nous n'avons rien mangé depuis trois jours, mon cheval et moi, et elle lui donne une poignée d'avoine».

Puis, ils entrèrent tous les deux dans la maison. A lui aussi, elle ne proposa qu'un verre d'eau et un tout petit morceau de pain.

Mais quand Danilo regarda par la fenêtre, il vit que son cheval était déjà rassasié, quoiqu'il restât par terre autant d'avoine que la dame en avait jetée. Et à peine eut-il lui-même avalé une bouchée de pain, qu'il sentit que sa faim s'était apaisée.

— Eh bien, lui demanda la maîtresse de maison, tu n'as plus faim?

— Non, merci.

— Alors, va te reposer.

Le lendemain matin, la belle dame dit à Danilo:

— Laisse ici ton cheval, tes armes et tes vêtements; je t'en donnerai d'autres.

Et elle lui apporta une chemise et une massue. «C'est une arme telle, lui expliqua-t-elle, que quand tu la lanceras de toutes tes forces, seuls resteront vivants ceux qu'elle n'aura pas atteints. Quant à la chemise, elle te rendra invincible, dès que tu l'auras revêtue. Maintenant tu vas partir en terre étrangère. Tu t'arrêteras à la première auberge que tu verras sur ton chemin; là on te dira que le tsar de la contrée est en quête d'un preux vaillant. Tu iras le trouver, tu te marieras à sa fille, mais pendant sept ans ne raconte rien de tout cela à ta femme».

Danilo fit ses adieux à la belle dame et se mit en route. Il arriva jusqu'à une auberge où on lui demanda d'où il venait. Quand les gens apprirent qu'il venait d'une terre étrangère, ils lui racontèrent:

— Des ennemis ont attaqué notre tsar. Il ne peut les repousser à lui tout seul, c'est pourquoi il cherche un vaillant homme qui l'aiderait à reconquérir son royaume, qui se marierait ensuite avec sa fille, et qui le soignerait jusqu'à sa mort.

Puis ils lui montrèrent le chemin qui menait jusqu'au palais du souverain.

Danilo alla trouver le tsar et lui dit:

— Je peux repousser l'armée qui vous attaque. Donnez-moi seulement deux cosaques qui puissent vous prévenir au cas où il m'arriverait quelque chose.

Le tsar lui donna deux cosaques, et ils s'en allèrent tous les trois dans un champ.





— Couchez-vous, dit Danilo à ses deux compagnons, moi, je monterai la garde.

A peine les cosaques se furent-ils endormis, que l'armée ennemie fonça sur Danilo.

— Retourne-t-en! hurlaient les guerriers.

— Non! gronda Danilo, vous allez voir, c'est vous qui allez prendre la fuite!

Les balles ennemies sifflaient de toutes parts autour de Danilo, et ses deux cosaques furent tués. Alors il brandit sa massue et la lança de toutes ses forces sur ses ennemis. Et seuls restèrent en vie ceux qu'elle n'avait pas atteints. Danilo revint triomphant au palais du tsar.

On fêta la victoire avec grande pompe, puis on célébra les noces de Danilo avec la fille du tsar, et il devint souverain de toute la contrée.

Mais les ennemis qui étaient restés en vie cherchèrent appui auprès de sa femme.

— Qu'as-tu besoin d'un tel mari, lui disaient-ils. Tu ne sais même pas qui il est, et d'où il vient. Nous, nous sommes tout de même des nobles. Livre-nous le secret de sa force, nous le tuerons, et nous t'emmènerons avec nous.

Alors la femme de Danilo chercha à pénétrer son secret.

— Ma force est dans mes gantelets, répondit Danilo.

Une nuit qu'il dormait profondément, elle lui retira ses gantelets et les donna aux ennemis.

Le lendemain, Danilo s'en alla à la chasse. Dans la forêt, les ennemis l'encerclèrent et le menacèrent avec ses propres gantelets, mais il leur lança sa massue à la tête et ils tombèrent presque tous raides morts. Il emmena les survivants et les enferma dans un cachot.

Le soir, sa femme continua à le questionner :

— En quoi réside donc votre force ?

— Ma force est dans mes bottes, répondit Danilo.

Alors, pendant qu'il dormait elle lui retira ses bottes. Les ennemis l'attaquèrent de nouveau, mais il les terrassa presque tous avec sa massue et mit le reste en prison.

Ce n'est qu'à la troisième fois, que Danilo révéla son secret à sa femme.

— Ma force est dans ma massue et dans la chemise que je porte sur moi et qui me rend invincible.

Elle lui dit alors d'un air doux : « Mon cher époux, vous devriez aller prendre un bon bain ».

Danilo suivit son conseil, mais aussitôt qu'il se fut déshabillé, elle s'empara de sa chemise et de sa massue, et alla les porter aux ennemis. Mais Danilo ne s'aperçut de rien, car elle avait laissé à leur place une chemise et une massue toutes pareilles à celles de son mari. Aussi, quand il sortit du bain, ses ennemis l'entourèrent, le fouettèrent et le coupèrent en morceaux qu'ils fourrèrent dans un sac. Puis ils attachèrent celui-ci au cheval de Danilo, et le laissèrent partir.

Le cheval erra longtemps, ne sachant où aller, puis il se souvint d'une certaine demeure où on l'avait bien accueilli un jour. Il y dirigea ses pas et s'arrêta dans la cour. La belle dame le reconnut sur-le-champ.

— Oh, il a dû arriver quelque chose à Danilo, se dit-elle.

Elle ouvrit le sac, en sortit les morceaux et les aspergea de l'eau magique de ses deux puits. Au bout d'un moment, Danilo ressuscita.

— Je t'avais bien recommandé, Danilo, de ne rien révéler à ta femme pendant sept ans. Pourquoi ne m'as-tu pas écouté?

Danilo gardait le silence, la tête basse. «Bon, va te reposer, continua-t-elle, je vais essayer de te venir en aide».

Le lendemain matin, elle lui remit une courroie.

— Retourne à l'auberge dans laquelle tu as été la première fois. Quand tu feras ta toilette, tu demanderas à l'aubergiste qu'il te fouette de toutes ses forces avec cette courroie. Après cela tu boiras une gorgée d'eau, et tu seras immédiatement transporté chez ta femme. Mais cette fois-ci, tiens bien ta langue.

Danilo s'en alla à l'auberge et y passa la nuit. Le lendemain matin, il fit sa toilette et demanda à l'aubergiste de le fouetter bien fort avec la courroie. Mais à peine l'homme eut-il touché Danilo, que celui-ci se transforma en un superbe cheval. L'aubergiste n'en revenait pas de joie.

— C'est vraiment une chance! se dit-il. Il amène un cheval avec lui, et il devient cheval lui-même. Me voilà avec deux coursiers!

Le lendemain, il alla vendre le cheval à la foire. Le tsar, qui y était aussi, voulut l'acheter:

— Combien en veux-tu? demanda-t-il à l'aubergiste.

— Cinq mille roubles.

Le tsar compta l'argent, le remit à l'homme et mena l'animal chez lui,

— Regardez, ma fille, quel beau coursier je viens d'acheter à la foire.

Quand la jeune femme vit l'animal, elle blêmit.

— Oh, ce cheval me portera malheur, dit-elle, il faut l'abattre.

— Que dis-tu là, ma fille?

— Si, mon père, il faut le tuer immédiatement.

Pendant qu'on préparait les haches et les couteaux, une belle jeune fille s'approcha du cheval et lui passa les bras autour de l'encolure en murmurant:

— Mon pauvre cheval, tu es si beau, tu es si doux, et voilà qu'on va t'abattre!

Alors la bête lui chuchota tout bas à l'oreille:

— Rapelle-toi bien l'endroit où tombera la première goutte de mon sang. Tu la recueilleras et tu la mettras en terre dans le jardin.

Le cheval fut abattu, et la jeune fille alla mettre en terre dans le jardin la première goutte de son sang. Le lendemain un cerisier avait poussé à cet endroit. Ses branches étaient en or,

et ses feuilles en argent. Un jour que le tsar se promenait dans son jardin, il aperçut le joli cerisier et fit appeler sa fille:

— Voyez, ma fille, quel bel arbre a poussé dans notre jardin.

Mais la jeune femme s'exclama:

— Oh, cet arbre me portera malheur, il faut l'abattre.

— Y pensez-vous, ma fille, c'est le plus bel arbre de notre jardin!

— Si, mon père, il faut l'abattre.

Pendant qu'on préparait les cognées et les scies, la jeune fille enlaça le cerisier:

— Bel arbre, joli cerisier né d'un coursier, sais-tu que l'on va t'abattre?

Et le cerisier de chuchoter à la jeune fille:

— Quand on commencera à me couper, tu prendras le premier éclat qui aura volé de mon tronc et tu le mettras à l'eau.

Dès que la jeune fille eut mis à l'eau le petit éclat de bois, il se transforma en un magnifique cygne tout blanc.

Le tsar revenant de la chasse aperçut le cygne en longeant la rivière. Il se défit aussitôt de ses vêtements et se jeta à l'eau pour le rattraper. Le cygne l'attira jusqu'au rivage opposé, puis il sortit rapidement sur la berge et prit la forme de Danilo. Au moment où le tsar prenait pied sur terre, Danilo lui asséna un coup d'une force telle, que le tsar tomba raide mort.

Danilo retourna au palais, y trouva sa femme, et l'attacha à la queue d'un cheval qu'il lança au grand galop.

Après cela, il se maria avec la belle jeune fille qui lui avait sauvé la vie.





— Oh, comme je suis fatigué, soupira-t-il en s'asseyant.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un petit vieillard tout ratatiné surgit de la souche. Il avait une barbe verte qui lui descendait jusqu'aux genoux.

— Qu'est-ce que tu me veux, bonhomme? demanda-t-il.

Le père du jeune homme resta bouche bée: qu'est-ce que c'était encore que cela?

— Je ne t'ai pas appelé, répliqua-t-il. Laisse-moi tranquille.

— Si, tu m'as appelé, reprit le petit vieux. Je suis Oh, roi des forêts. Tu viens de dire: «Oh, comme je suis fatigué!» Voilà pourquoi je suis apparu. Où vas-tu?

— Je vais très loin, répondit le bonhomme. J'emmène mon fils dans un pays étranger. Peut-être que là-bas il apprendra un métier quelconque, car chez nous, il se sauve dès que je le mets en apprentissage.

— Laisse-le chez moi, lui proposa Oh, je lui apprendrai bien quelque chose. Mais, à une condition: quand, dans un an, tu reviendras le chercher, tu ne le reprendras que si tu le reconnais. Autrement, il restera encore pour un an.

— D'accord, répondit l'homme. Ils topèrent, burent un coup pour arroser le marché, puis le père rentra à la maison, tandis que Oh emmenait le jeune garçon chez lui.

Ils marchèrent longtemps sous terre et arrivèrent enfin devant une petite maison verte, entourée de roseaux. Tout y était vert: les murs, les bancs, même la femme et les enfants de Oh. Des singes, verts aussi, y assuraient le service, et ils apportèrent au jeune homme un plat de verdure.

— Maintenant que tu t'es réconforté, mon garçon, dit le roi des forêts, vas fendre du bois et apporte quelques bûches ici pour chauffer la maison.

Le garçon sortit de la pièce, mais arrivé près de l'endroit où le bois était rangé, il s'allongea et s'endormit. Quand Oh le trouva couché, il le prit dans ses bras et ordonna à ses gens de dresser un bûcher. Puis il y déposa son fardeau, mit le feu au bûcher et le jeune garçon brûla dans les flammes. Alors Oh dispersa ses cendres au vent, mais une toute petite braise ardente tomba par terre. Le vieil homme l'aspergea d'une eau magique, et le jeune garçon ressuscita aussitôt. Seulement, voilà que du fainéant qu'il était auparavant, il était devenu l'un de ces beaux cosaques, prompts et agiles, que l'on décrit dans les contes.

Au bout d'un an, son père vint le chercher. Il pénétra dans la forêt et s'assit sur la souche en disant «Oh».

Le roi des forêts apparut sur-le-champ.

— Salut, bonhomme, dit-il.

— Bonjour, Oh.  
— Qu'est-ce que tu me veux?  
— Je suis venu chercher mon fils.  
— Eh bien, allons chez moi. Si tu le reconnais, tu l'emmèneras, sinon, il restera ici pour un an.

Le bonhomme suivit Oh et ils arrivèrent jusqu'à la demeure du petit vieillard. Celui-ci y entra et en ressortit avec une mesure de millet qu'il répandit par terre. Une quantité innombrable de coqs apparurent aussitôt.

— Lequel d'entre eux est ton fils? demanda Oh.

Le bonhomme les regarda attentivement, mais tous les coqs étaient pareils: il ne put reconnaître son fils.

— Eh bien, tu n'as plus qu'à rentrer chez toi, lui dit Oh. Ton fils restera encore ici pour un an.

Au bout d'une année, le père du jeune homme revint et Oh l'emmena dans sa bergerie qui était pleine de moutons, tous pareils les uns aux autres. Le vieillard chercha son fils parmi eux, mais il ne parvint pas à le reconnaître.

— Rentre chez toi, bonhomme. Ton fils restera chez moi encore un an.

Une année s'écoula. Pour la troisième fois, le vieil homme revint chercher son fils. Chemin faisant, il rencontra un vieillard avec une longue barbe blanche et tout de blanc vêtu.

— Salut, bonhomme! dit celui-ci.

— Bonjour, grand-père.

— Où vas-tu?

— Je vais chez Oh chercher mon fils. Et l'homme raconta au vieillard à quelle condition il avait mis son fils en apprentissage.

— Je le connais, ce roi des forêts. Il va te mener encore longtemps par le bout du nez.

— Mais oui, je vois bien moi-même que tout cela finira mal. Ne pourriez-vous pas, grand-père, me donner un bon conseil?

— Ecoute-moi bien, lui répondit le vieillard tout blanc. Quand tu seras chez Oh, il te montrera des pigeons: il y en aura un qui se tiendra à l'écart sous un poirier; il sera en train de nettoyer ses plumes. C'est lui qui est ton fils.

Le père remercia le vieillard et continua son chemin.

— Oh, dit-il en s'arrêtant devant la souche.

Oh fit son apparition et l'emmena chez lui. Là, il prit une mesure de blé et la répandit sur le sol. Une volée de pigeons arriva, tous pareils les uns aux autres.

— Si tu reconnais ton fils, dit Oh, il sera tien. Autrement il restera ici.





Tous les pigeons se mirent à picorer les grains. Cependant l'un d'eux se tenait à l'écart sous un poirier et se nettoyait les plumes.

— Voilà mon fils! dit l'homme en le montrant du doigt.

— Eh bien, cette fois-ci tu as deviné. Tu peux l'emmener, déclara Oh.

Il lança le pigeon en l'air, et celui-ci devint aussitôt le plus beau garçon qu'on ait jamais vu. Son père s'en réjouit fort et l'embrassa tendrement. Tous les deux étaient très heureux de se revoir, et ils se mirent en route pour rentrer chez eux.

Chemin faisant, le jeune homme raconta à son père tout ce qu'il avait fait pendant qu'il avait vécu chez Oh. Le père, à son tour, se plaignit de la vie pénible qu'il menait. «Nous sommes bien malheureux, dit-il, tu es resté en service pendant trois ans, mais tu n'as pas gagné un kopeck».

— Ne vous affligez pas, mon père, lui répondit son fils, tout ira bien. Ecoutez-moi attentivement: de jeunes seigneurs doivent venir ici chasser le renard. Dès que nous les aurons aperçus, je me transformerai en lévrier et j'attraperai le renard. Alors les jeunes seigneurs voudront m'acheter: vous me vendrez pour trois cents roubles, mais n'oubliez pas de me céder sans ma chaîne.

Ils continuèrent leur chemin et virent soudain à l'orée du bois des chiens qui poursuivaient un renard. Le jeune garçon se changea immédiatement en chien de chasse et se jeta sur l'animal. Les seigneurs sortirent du bois:

— Il est à toi, ce lévrier? s'adressèrent-ils au père.

— Oui.

— C'est un beau chien, vends-le nous.

— Achetez-le si vous voulez; j'en veux trois cents roubles, sans la chaîne.

— Tu peux la garder, nous lui ferons une chaîne en or. Tiens, prends cent roubles.

— Non, j'ai dit trois cents.

Les seigneurs marchandèrent un peu mais finirent par donner au bonhomme la somme qu'il exigeait. Puis ils emmenèrent le chien et le lancèrent à la poursuite d'un autre renard. Dans la forêt, le lévrier se transforma de nouveau en jeune homme et rejoignit son père.

— Nous avons juste de quoi réparer le toit de la maison avec ces trois cents roubles, dit le vieil homme.

— Ne vous inquiétez pas, père. Tout s'arrangera. De jeunes seigneurs vont venir chasser la caille. Je prendrai alors la forme d'un faucon, et les chasseurs voudront m'acheter. Vous me vendrez alors pour trois cents roubles, mais gardez mon chaperon.



Comme ils traversaient un champ, ils virent des jeunes seigneurs qui chassaient une caille. Le jeune homme se changea aussitôt en faucon et fonça sur l'oiseau.

— Il est à toi, ce faucon? demandèrent les jeunes gens au bonhomme.

— Oui.

— Vends-le nous.

— Achetez-le si vous voulez. J'en veux trois cents roubles, mais je garde le chaperon.

— Nous lui ferons un chaperon en brocart, dirent les chasseurs et ils lancèrent le faucon à la poursuite de la caille. Dans la forêt, il devint de nouveau un jeune garçon et il revint vers son père.

— Ce n'est pas tout, lui dit-il. Quand nous passerons par la foire, je me changerai en cheval, et vous me vendrez pour mille roubles. Mais vendez-moi sans ma bride.

Ils arrivèrent jusqu'à un bourg où se tenait une foire. Le garçon se transforma en un beau cheval, souple et agile comme un serpent. Il faisait peur à approcher! Le bonhomme le menait par la bride, et lui, piaffait en frappant du sabot.

Un Tsigane borgne s'approcha du vieillard.

— Combien coûte ton cheval?

— J'en veux mille roubles. mais je garde la bride.

— Bon, je t'en donne cinq cents, mais donne-moi la bride aussi. As-tu jamais vu qu'on vende un cheval sans sa bride? Je ne pourrai pas le tenir.

— Non, répliqua le vieux, je garde la bride.

— Eh bien, dit le Tsigane, j'ajoute encore cinq cents roubles, mais je veux la bride.

Le bonhomme finit par céder. Il empocha l'argent et rentra chez lui. Quant au bohémien, c'était tout simplement Oh qui s'était transformé en Tsigane. Il monta sur le cheval qui l'emporta jusqu'à sa demeure.

— Je le tiens, le vaurien, dit-il à sa femme en entrant.

Quand vint l'heure du dîner, Oh prit le cheval par sa bride et le mena boire à la rivière. A peine le cheval eut-il baissé la tête qu'il se changea en perche et sauta dans l'eau. Sans perdre de temps, Oh se fit brochet et se mit à la poursuite de la perche. Mais dès qu'il arrivait à la rattraper, celle-ci hérissait ses épines et battait de la queue.

La perche nagea jusqu'au rivage, et apercevant la fille du tsar qui faisait une petite lessive dans la rivière, elle se changea en grenat, serti dans une bague en or. La jeune fille ramassa la bague et l'emporta au palais.



— Voyez, mon père, quelle jolie bague j'ai trouvée au bord de la rivière!

Le tsar admira le bijou, et sa fille ne savait à quel doigt le mettre tellement il était joli!

Au bout d'un certain temps, on vint dire au tsar qu'un marchand demandait à le voir (c'était Oh qui venait de se changer en marchand). Le tsar sortit.



— Que désires-tu, mon ami?

— Seigneur, je naviguais sur un bateau et j'apportais en cadeau à mon tsar une bague en or. Mais je l'ai laissé tomber dans l'eau par mégarde. Est-ce que par hasard quelqu'un d'ici ne l'aurait pas trouvée?

— Si, répondit le tsar, c'est justement ma fille qui l'a découverte.

On appela la jeune fille, et Oh se mit à la supplier de lui rendre la bague. «Je suis perdu, dit-il, si je ne la rapporte pas à mon maître». Mais pour rien au monde la jeune princesse ne voulait s'en séparer. Le tsar intervint:

— Rends-lui sa bague, ma fille, ne fais pas le malheur de cet homme.

— Eh bien, dit la jeune fille, elle ne sera ni sienne, ni mienne. Et elle jeta la bague qui s'éparpilla aussitôt en grains de millet. Oh se changea sur-le-champ en coq, picora tous les grains et s'envola par la fenêtre. Mais il n'avait pas remarqué que l'un des grains avait roulé sous les pieds de la princesse.

Dès que le coq fut parti, le grain se métamorphosa en un jeune homme, si beau et si aimable, que la fille du tsar en tomba aussitôt amoureuse. Elle supplia ses parents de les marier.

Les parents donnèrent leur bénédiction aux deux jeunes gens et leur firent des noces splendides. J'y étais aussi, j'y ai bu du vin et du miel qui a coulé sur ma barbe, et c'est pour cela qu'elle est devenue toute blanche.



Pour la troisième fois, le chasseur leva son fusil. Mais l'aigle ne lui donna pas le temps de tirer :

— Je t'en supplie, chasseur, ne me tue pas. Prends-moi avec toi, je saurai bien t'en récompenser un jour.

Le chasseur finit par le croire : il grimpa sur l'arbre, prit l'oiseau dans ses bras et l'emporta chez lui.

Arrivés à la maison, l'aigle dit au chasseur :

— Nourris-moi de viande jusqu'à ce que mes ailes repoussent.

Or cet homme avait deux vaches et un boeuf. Il égorga donc une vache et pendant toute une année il nourrit l'aigle blessé.

— Je vais essayer de voler, lui dit un jour son compagnon. On va voir si mes ailes ont repoussé.

Son maître le lâcha et l'oiseau s'envola, mais il revint à midi en déclarant :

— Je suis encore très faible. Egorge ton autre vache, car j'ai besoin de viande.

L'homme égorga sa vache, et l'aigle mangea de la viande pendant toute l'année. Au bout d'un an il s'envola de nouveau. Il fut absent jusqu'au soir, puis il rentra et dit à son maître :

— Maintenant, égorge ton boeuf !

Le pauvre homme hésita longtemps, puis se disant qu'il avait déjà sacrifié deux vaches, il décida d'égorger le boeuf aussi.

Toute l'année, l'aigle se nourrit de viande de boeuf. Un beau jour, il prit son essor et s'envola plus haut que les nuages. Il ne revint que tard dans la soirée.

— Merci, mon maître, tu m'as bien nourri, j'ai repris mes forces. A présent, assieds-toi sur mon dos.

L'homme s'assit sur le dos de l'aigle, et celui-ci l'emporta haut dans le ciel. Soudain, il le fit basculer et le bonhomme fut précipité dans le vide. Mais l'oiseau fonça sur lui et le rattrapa au vol.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment te sentais-tu pendant que tu tombais ?

— Oh, il me semblait que j'étais déjà mort.

Alors l'aigle de lui répondre :

— C'est ce que j'ai ressenti quand tu m'as visé pour la première fois.

Puis il fit monter de nouveau le bonhomme sur son dos, quoique le pauvre n'en eût aucune envie. Il l'emporta jusqu'aux nuages et là encore le fit tomber. Mais il le rattrapa à deux pouces de la terre.

— Alors, et cette fois-ci, comment te sentais-tu ?

— Oh, j'ai bien cru que tous mes os étaient déjà en miettes.  
— C'est ce que j'ai ressenti quand tu m'as visé pour la seconde fois, répondit l'oiseau. Viens, assieds-toi, on va faire encore un tour.

Cette fois-ci, il l'emporta plus haut que les nuages, et le fit basculer de nouveau. Il le rattrapa au ras de la terre et lui demanda :

— Alors, comment te sentais-tu pendant que tu tombais ?

— Oh, je croyais que je n'existais déjà plus du tout.

— C'est ce que j'ai éprouvé quand tu m'as visé pour la troisième fois. Bon, ajouta l'aigle, nous sommes quittes. Maintenant, assieds-toi sur mon dos, nous allons voler jusqu'à mon domaine.

Ils volèrent longtemps et arrivèrent jusqu'à la maison qu'habitait l'oncle de l'aigle. Ici, l'oiseau dit à son compagnon :

— Entre dans la maison. Si l'on te demande : « N'as-tu pas vu notre neveu ? », tu répondras : « Si vous me donnez l'oeuf magique, vous pourrez le voir de vos propres yeux ».

Le bonhomme entra dans la maison :

— Es-tu venu chez nous de bon gré ou de mal gré ? lui demanda le maître du logis.

— Un vrai Cosaque fait toujours tout de bon gré, répliqua l'homme.

— N'as-tu pas vu notre neveu ? Cela fait trois ans qu'il est parti pour la guerre, et on n'en a plus entendu parler.

Et l'autre de leur répondre :

— Si vous me donnez l'oeuf magique, vous pourrez le voir de vos propres yeux.

— Ah non, plutôt ne jamais le revoir que de te donner l'oeuf magique.

Le bonhomme sortit de la maison et raconta à l'aigle ce qu'on lui avait dit.

— Bon, répondit l'oiseau, allons plus loin !

Ils continuèrent leur voyage et arrivèrent jusque chez le frère de l'aigle. Mais là aussi on leur refusa l'oeuf magique.

Alors l'aigle décida d'aller chez son père.

— Si on te demande quelque chose à mon sujet, tu diras que tu m'as vu et que tu peux même m'amener.

L'homme entra dans la maison.

— Est-ce de bon gré ou de mal gré que tu viens nous voir ? lui demanda-t-on.

— Un vrai Cosaque fait toujours tout de bon gré.

— N'as-tu pas vu notre fils ? Cela fait quatre ans qu'il est parti faire la guerre. Peut-être qu'il a été tué ?



— Je l'ai vu, répondit l'homme, et si vous me donnez l'oeuf magique, je vous l'amènerai.

Mais le père de l'aigle répliqua aussitôt :

— Qu'as-tu besoin de cet oeuf? Nous te donnerons plutôt beaucoup d'argent.

— Je n'ai pas besoin d'argent. C'est l'oeuf magique que je veux!

— Bon, consentirent les parents. Nous te le céderons si tu nous amène notre fils.

L'homme alla chercher l'oiseau. Quand ses parents le virent, ils se réjouirent tellement qu'ils donnèrent l'oeuf magique au compagnon de leur fils.

— Tiens, lui dirent-ils. Prends-le, mais ne le casse pas en route. Quand tu seras rentré chez toi, tu élèveras autour de ta maison une très haute enceinte. C'est alors seulement que tu pourras le casser.

L'homme prit congé et s'en alla. Il marchait depuis longtemps déjà quand il ressentit une forte soif... S'arrêtant auprès d'une source, il s'inclina pour y tremper ses lèvres, mais à ce moment-là l'oeuf magique cogna contre un gravier et se brisa. Et voilà qu'un immense troupeau en sortit qui se répandit de tous les côtés. Le pauvre homme courrait après le bétail pour le faire rentrer dans l'oeuf, mais il ne pouvait y parvenir. Il criait et se démenait comme un fou au milieu des bêtes, quand un dragon vint à passer.

— Bonhomme, que m'accorderas-tu, si je t'aide à rentrer ce troupeau dans l'oeuf magique?

— Et que désirerais-tu?

— Eh bien, dit le dragon, tu me donneras ce qui est apparu dans ta maison en ton absence.

— D'accord!

Le dragon rentra tout le bétail dans l'oeuf magique, en colla soigneusement la coquille et le remit à l'homme.

Rentré chez lui, celui-ci apprit qu'un fils lui était né en son absence. «Mon Dieu, s'écria-t-il au désespoir, c'est donc mon propre enfant que je dois livrer au dragon!»

Ils se lamentèrent longtemps, sa femme et lui, mais il n'y avait aucun moyen de remédier au malheur. Il fallait se résigner. Le bonhomme construisit une haute enceinte tout autour de sa maison, puis il cassa l'oeuf magique, en fit sortir le troupeau et s'enrichit rapidement.

Quand son fils devint grand, il dit un jour à son père :

— Vous m'avez promis au dragon, mon père. Il est temps que j'aille le trouver. Ne vous inquiétez pas, il ne m'arrivera rien.

Quand il arriva chez le monstre, celui-ci lui dit:

— Je te donne trois tâches à remplir: si tu les exécutes comme il faut, tu pourras rentrer chez toi; sinon je te dévore-  
rai. Tu vois ce pré qui s'étend au loin? Eh bien, il va falloir  
qu'en une seule nuit tu le défriches, que tu le laboures, que tu  
y sèmes du blé, que tu coupes la récolte, que tu la mettes en  
meules et que tu me cuises une miche de pain. Qu'elle soit sur  
ma table demain matin à mon réveil!

Accablé à l'idée de remplir une telle besogne, le jeune  
homme se dirigea vers un étang qu'il avait vu en passant et au  
bord duquel s'élevait un pilier en briques. La fille du dragon  
y était emmurée. Le garçon s'assit au pied du pilier et se mit  
à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda la jeune fille.

— Je pleure parce que le dragon m'a chargé d'un tel tra-  
vail que jamais je n'y arriverai à bout; et il m'a donné une  
seule nuit pour l'exécuter.

— Quel genre de travail est-ce?

Le jeune garçon raconta de quoi il s'agissait.

— Si tu me prends pour femme, dit la jeune fille, je ferai  
tout cela en une seule nuit.

— Bon, je suis d'accord!

— Eh bien, couche-toi, et demain matin tu apporteras au  
dragon sa miche de pain.

Et la jeune fille s'en alla dans le pré. Arrivée là-bas, elle  
siffla: aussitôt le pré fut défriché, ensemencé, la moisson récol-  
tée, et la miche de pain cuite. Au matin, le jeune homme la  
porta au dragon.

S'étant réveillé, le monstre sortit dans la cour et regarda le  
pré: il n'y restait que du chaume.

— Tu as bien travaillé, mon garçon. Tâche de t'acquitter  
aussi bien de ta seconde peine.

Il continua:

— Tu vois cette montagne là-bas? Eh bien, il va falloir que  
tu la creuses, que tu y fasses passer le Dniepr, et que tu  
construises des hangars au bord de l'eau. Les bateaux y accos-  
teront et tu vendras le blé que tu as récolté. Que tout soit prêt  
pour demain matin!

Le pauvre garçon s'en alla en pleurant. Il s'arrêta près du  
pilier.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda la jeune fille.

Le garçon lui raconta tout ce que le dragon lui avait ordon-  
né de faire en une nuit.

— Couche-toi, répondit la jeune fille, je ferai tout cela moi-  
même.

En effet, dès qu'elle eut sifflé, la montagne s'entrouvrit, le Dniepr s'engouffra dans la crevasse et des hangars apparurent au bord du fleuve. Il ne restait à la jeune fille qu'à réveiller le garçon pour qu'il aille vendre son blé aux marchands qui naviguaient sur les bateaux. Quand le dragon se fut levé, il vit que tout le travail avait été accompli.



Alors il ordonna au jeune homme d'exécuter un troisième ouvrage :

— Cette nuit, tu iras attraper le lapin en or et tu me l'apporteras demain matin.

Pour la troisième fois, le jeune garçon s'en alla pleurer auprès du pilier. Mais la jeune fille le rassura :





— Allons vers ce terrier que j'aperçois au loin. J'entrerai à l'intérieur pour en chasser le lapin et toi, tu guetteras à côté. La première chose qui sortira du trou, attrape-la, car ce sera le lapin en or.

Arrivés près du terrier, la jeune fille se faufila à l'intérieur. Aussitôt une vipère en sortit en sifflant. Le garçon la laissa passer.

— Alors, demanda la jeune fille au bout d'un moment, personne n'est sorti du terrier?

— Si, il en est sorti une vipère, mais j'ai eu peur qu'elle ne me morde, je l'ai laissée s'enfuir.

— Mais c'était justement le lapin en or! Bon, je retourne dans le terrier, mais retiens bien: la première chose qui en sortira, même si tu n'y crois pas tes yeux, ce sera le lapin en or!

La jeune fille rentra dans le terrier. Aussitôt une très vieille femme en sortit.

— Qu'est-ce que tu fais là, mon garçon?

— Je cherche le lapin en or.

— Mais il n'y a jamais eu de lapin en or, ici.

Et elle continua son chemin.

Au bout d'un moment la jeune fille apparut:

— Eh bien, il est sorti, le lapin? demanda-t-elle à son compagnon.

— Non, il n'est sorti qu'une vieille bonne femme. Elle m'a dit qu'il n'y avait jamais eu de lapin en or ici.

— Mais si, c'était lui justement! Je t'avais pourtant bien dit de l'attraper. Maintenant nous ne le retrouverons plus. Il ne nous reste qu'une chose à faire: je vais prendre la forme du lapin en or, et tu iras me porter au dragon. Mais surtout, ne me remets pas dans ses mains, dépose-moi simplement sur sa table. Autrement, il me reconnaîtra et nous mettra en pièces tous les deux.

Quand la jeune fille eut pris la forme du lapin en or, le jeune garçon alla le porter au dragon.

— Voilà votre lapin, dit-il, en déposant l'animal sur la table. Maintenant laissez-moi rentrer à la maison.

— Bon, je te permets de rentrer chez toi, répondit le monstre.

Mais à peine le garçon eut-il quitté la pièce que le lapin se transforma de nouveau en jeune fille, et celle-ci courut rattrapper son ami. Quand le dragon s'aperçut de la supercherie, il envoya sa femme à la poursuite des deux fuyards.

Les deux jeunes gens entendirent soudain derrière eux un bruit de tonnerre.

— C'est ma mère qui nous rattrape, cria la jeune fille à son compagnon. Vite, change-toi en vieillard, et moi je vais me transformer en champ de blé. Quand le monstre te demandera si tu n'as pas vu deux jeunes gens qui passaient par là, tu lui répondras qu'ils sont passés du temps où tu semais ce blé.

Le jeune garçon se transforma aussitôt en vieillard.

— Dis, bon vieux, lui demanda la femme du dragon, n'as-tu pas vu par hasard un jeune homme et une jeune fille qui passaient par là?

— Si, je les ai vus.

— Il y a longtemps de cela?

— Oh, oui, ils sont passés du temps où j'ensemçais mon champ.

La femme du dragon rentra chez elle.

— Eh bien, lui demanda son mari, tu les as rattrapés? As-tu rencontré quelqu'un en route?

— Oui, j'ai vu un vieil homme qui gardait son champ de blé. Il m'a dit les avoir vus passer du temps où il ensemçait son champ. Mais les blés sont déjà mûrs et prêts à couper, alors je suis rentrée.

— Mais pourquoi ne les as-tu pas dévorés, ce vieillard et son champ? C'était justement nos deux compères. Va les rattraper!

La femme du dragon repartit à la poursuite des deux jeunes gens. Quand elle fut tout près de les atteindre, la jeune fille dit à son ami:

— Je vais me transformer en un vieux monastère tout prêt de s'écrouler, et toi, tu prendras l'aspect d'un moine. Quand le monstre te demandera si tu nous as vus passer, tu lui répondras: «Je les ai vus quand ce monastère était encore en construction».

Le monstre s'approcha du moine.

— N'as-tu pas vu par hasard un jeune homme et une jeune fille qui passaient par ici?

— Je les ai vus passer du temps où ce monastère était encore en construction.

— C'est étrange, répondit la bête. Ils ont disparu hier, et ce monastère a bien cent ans à ce qu'il me paraît.

Et la femme du dragon rentra chez elle. «J'ai vu un moine qui se promenait auprès d'un monastère, raconta-t-elle à son mari. C'était un vieux monastère tout prêt de s'écrouler».

— Mais pourquoi ne les as-tu pas dévorés tous les deux?! C'était justement ceux que nous recherchons. Je vais aller les rattraper moi-même, on ne peut vraiment rien te confier!



Quand les fugitifs entendirent trembler la terre derrière eux, la jeune fille s' alarma :

— Cette fois-ci nous sommes perdus. C'est mon père qui nous poursuit ! Il nous reste une chance : je vais te transformer en rivière, et moi, je me ferai perche.

Mais juste au moment où les jeunes gens changeaient de forme, le dragon se transforma en brochet et se jeta dans l'eau à la poursuite de la perche. Cependant, dès qu'il l'atteignait, celle-ci lui enfonçait dans le corps ses nageoires aiguës. Alors il décida de boire toute l'eau de la rivière : il en avala une telle quantité qu'il éclata en morceaux.

Les deux jeunes gens reprirent leur forme naturelle. « Eh bien, dit la jeune fille, maintenant nous ne craignons plus personne, nous pouvons nous rendre chez toi. Mais prends garde : quand tu entreras dans ta maison, embrasse toute ta famille, mais surtout n'embrasse pas l'enfant de ton oncle, sinon, tu m'oublieras sur-le-champ. Quant à moi, j'entrerai quelque part en service ».

Le jeune garçon entra chez lui, embrassa toute sa famille et s'arrêta soudain, pensif : « Que faire ? Si je n'embrasse pas l'enfant de mon oncle, tout le monde prendra la chose en mal ». Et il embrassa l'enfant. Aussitôt, il oublia sa jeune compagne.

Au bout de six mois, le jeune homme décida de se marier. Ayant complètement oublié celle qui l'avait sauvé du dragon, il se fiança à la plus belle fille du village.

A la veille des noces, comme il est d'usage, les jeunes femmes confectionnèrent des gâteaux en forme de petits animaux. La jeune fille qui avait partagé autrefois les aventures du fiancé fit un couple de pigeons, qui s'animèrent dès qu'elle les lança en l'air. Et voici qu'on entendit la colombe roucouler au pigeon :

— As-tu oublié qu'il fut un temps où j'ai défriché un pré, semé du blé et cuit un pain pour te sauver du dragon ?

Et le pigeon de répondre :

— Oui, oui, je l'ai oublié.

— As-tu oublié que j'ai creusé une montagne, que j'y ai détourné le Dniepr pour te sauver du dragon ?

— Oui, oui, je l'ai oublié.

— As-tu oublié, poursuivait la colombe, que nous avons cherché le lapin en or ? Et moi, m'as-tu oubliée aussi ?

Et le pigeon de répondre :

— Mais oui, je t'avais oubliée...

A ce moment-là, le fiancé se rappela de la jeune fille. Alors il dit adieu à sa fiancée et se maria avec celle qui lui avait sauvé la vie.



«Qu'il aille vivre à l'école du village voisin. Nous lui apporterons à manger à tour de rôle».

Quand ils apprirent leur décision à leur père, celui-ci se mit à se lamenter: «Mais qu'est-ce qui vous prend, mes enfants. Je suis si vieux, que vais-je aller faire à l'école à mon âge?»

Mais ses fils ne voulaient rien entendre. Le pauvre vieux ramassa ses hardes et se mit en route pour le village voisin.

En passant par une forêt, le vieil homme aperçut le train d'un grand seigneur qui allait à sa rencontre. Il s'écarta pour laisser passer l'équipage, mais au moment où ce dernier arrivait à sa hauteur, le seigneur, assis à l'intérieur, lui fit signe d'approcher. Puis, il descendit de voiture et demanda au vieux où il se dirigeait.

Le vieillard ôta son chapeau, s'inclina avec respect devant l'inconnu, et les larmes aux yeux, il lui conta toutes ses mésaventures.

— Oh, mon bon seigneur, malheur à moi! Je n'aurais pas tant de chagrin, si j'étais seul au monde. Mais vous vous imaginez? Avoir quatre fils, tous les quatre bien établis, et aucun d'eux ne veut me prendre à sa charge. Voilà qu'ils envoient leur vieux père vivre dans une école...

Le seigneur eut pitié du vieillard. «Je vais te venir en aide, mon bon vieux, je sais ce qu'il faut faire pour que tes fils ne te chassent plus de chez eux. Va les retrouver, et n'aie pas peur. Tout ira bien».

Ces bonnes paroles réconfortèrent un peu le pauvre homme qui dévisageait le seigneur avec espoir. Alors celui-ci sortit de son carrosse un joli petit coffret, un vrai coffret de seigneur, de ceux dans lesquels les riches conservent leurs trésors. Son propriétaire l'ouvrit, le remplit d'éclats de verre, le referma et le tendit au vieillard.

— Tiens, lui dit-il, prends cela et rentre chez tes fils. Tu les feras venir tous les quatre et tu leur diras ceci: «Mes chers enfants, quand j'étais jeune, il y a très longtemps de cela, il m'est arrivé un jour de gagner beaucoup d'argent. Je ne le dépenserai pas, ai-je décidé alors, il vaut mieux que je le cache quelque part. Je suis allé dans la forêt et j'ai enterré cet argent sous un chêne. Et voilà qu'aujourd'hui, traversant cette forêt pour me rendre au village voisin, je me suis souvenu de mon trésor. Tiens, me suis-je dit, je vais voir s'il m'attend toujours... Le coffret était à sa place. Le voici, mes enfants. Mais, je vous en prie, ne l'ouvrez pas avant ma mort. Quand je ne serai plus, vous partagerez entre vous tout l'argent qu'il contient, et celui qui aura été le plus attentif à mon égard, celui qui ne m'aura pas refusé un morceau de pain ou une chemise neuve, celui-là

gardera pour lui la plus grande part. Ainsi, mes fils, si vous voulez bien, je resterai chez vous, sinon, j'irai m'installer autre part. Je trouverai bien quelqu'un qui, pour de l'argent, me nourrira jusqu'à ma mort...»



Le vieillard remercia le seigneur et prit le chemin du retour. Le voyant avec un beau coffret entre les mains, la femme de son fils aîné se fit toute aimable :

— Mais entrez donc, père, reposez-vous. Vous devez être bien fatigué. Vous savez, depuis que vous êtes parti, rien ne va plus dans la maison...

Quand le vieil homme raconta à ses fils qu'il possédait un coffret plein d'argent, ceux-ci devinrent méconnaissables.





C'était à qui s'évertuerait le mieux auprès de son père. Chacun voulut le prendre chez lui. Et partout il était traité en vrai seigneur. Mais il surveillait attentivement son coffret et ne faisait que répéter: «Surtout, n'y touchez pas avant ma mort. Vous le prendrez dès que j'aurai rendu mon dernier soupir...»

Un jour vint enfin où le vieillard se sentit mourir. Ses quatre fils s'affairaient autour de lui, tout en lorgnant le coffret. Puis, quand tout fut fini, ils l'enterrèrent en grande pompe, firent dire une messe et invitèrent beaucoup de monde au repas funéraire, pour que les gens puissent voir combien ils vénéraient leur père. Chaque frère fit une offrande à l'église et commanda au pape un office des morts.

— S'il le faut, nous vendrons notre dernier mouton, disaient-ils pour qu'on les entende, mais nous devons accompagner notre père à sa dernière demeure avec tous les honneurs qui lui sont dus.

Quand toutes les cérémonies furent terminées, les quatre frères purent enfin s'approcher du coffret. Ils le prirent en mains à tour de rôle et le secouèrent. Cela tintait à l'intérieur. De l'argent! Beaucoup d'argent! Les mains tremblantes, ils l'ouvrirent. Mon Dieu! Mais c'est du verre! Non, ce n'est pas possible, le verre ne doit être que par-dessus. On fouilla tout le coffret: il ne contenait pas un seul kopeck.

— Notre père ne nous a laissé en héritage que des éclats de verre! s'exclamèrent les quatre frères, fous de rage.

Et ils se mirent dans une telle colère qu'ils en vinrent tous à se battre.



*KOTIGORCHKO OU LE-PETIT-POIS-QUI-ROULE* ❖❖❖❖

Il était une fois un homme et une femme qui avaient six garçons et une fille. Un jour que les frères se préparaient à aller labourer, ils prièrent leur soeur de leur apporter le dîner au champ.

«Mais je ne sais pas dans quel champ vous allez labourer», répondit la jeune fille.

— Nous allons traîner notre charrue, lui expliquèrent ses frères, tu n'auras qu'à suivre le sillon.



Mais un méchant dragon qui avait surpris leur conversation effaça la trace, laissée par la charrue, et en fit une nouvelle qui menait jusqu'à sa demeure. Quand la jeune fille sortit de la maison pour aller au champ, elle suivit le sillon qu'avait tracé le dragon et arriva jusqu'à chez lui. Le monstre n'attendait que cela: il s'empara aussitôt de la jeune personne.

Le soir venu, les six garçons rentrèrent chez eux et dirent à leur mère:

«Nous avons labouré toute la journée, et vous n'avez même pas songé à nous envoyer quelque nourriture!»

— Mais comment ça! Votre soeur Olèna vous a porté votre dîner. Je pensais qu'elle rentrerait avec vous. Ne se serait-elle pas égarée?

— Eh bien, nous allons partir la chercher, décidèrent les garçons.

Et ils suivirent le sillon qui les amena jusqu'à la demeure du dragon. Ils y trouvèrent leur soeur.

— Mes pauvres frères, s'exclama la jeune fille. Où pourrais-je bien vous cacher? La bête va arriver d'une minute à l'autre, elle va vous dévorer tous.

Juste à ce moment-là apparut le dragon.

— Oh, ça sent la chair fraîche par ici. Alors, les gars, vous êtes venus vous battre ou vivre en paix?

— Nous sommes venus nous battre, répliquèrent les jeunes gens.

— Eh bien, allons nous battre sur l'aire dont le plancher est en fer.

Mais la bataille ne fut pas longue: le monstre frappa les garçons avec une telle force, qu'ils s'enfoncèrent tous les six



dans le plancher en fer. Le dragon les releva, à moitié morts, et il les enferma dans un cachot.

Le temps s'écoula et les parents des jeunes gens et de la jeune fille continuaient en vain à attendre leurs enfants. Un jour que la femme était allée à la rivière pour laver du linge, elle aperçut un petit pois qui roulait par terre. Elle le ramassa et le mangea.

Au bout d'un certain temps elle mit au monde un beau petit garçon qu'on appela Kotigorocho, ce qui signifie le-Petit-Pois-qui-roule.

L'enfant grandissait à vue d'oeil et paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en fait. Un jour, le père et le fils creusaient un puits dans leur cour et ils tombèrent à quelques mètres de profondeur sur une énorme pierre. L'homme s'en alla chercher des voisins pour que ceux-ci les aident à retirer la pierre, mais pendant qu'il était absent, Kotigorocho la retira lui-même et la rejeta au loin. Quand les gens arrivèrent, ils restèrent ébahis.

Certains furent pris de peur en voyant un enfant d'une force pareille, et ils se dirent qu'il fallait le tuer. Mais Kotigorochocko saisit l'énorme bloc, le lança en l'air et le rattrapa. Alors, les gens s'enfuirent, épouvantés.

En creusant plus loin, le père et le fils découvrirent une immense plaque de fer. L'enfant la sortit de terre et la cacha, pensant qu'il pourrait en avoir besoin un jour.

Quelque temps après, Kotigorochocko demanda à ses parents:

— Est-ce que je n'ai jamais eu de frères et de soeurs?

— Si, mon petit, tu as eu une soeur et six frères, mais ils ont disparu.

— Eh bien, j'irai à leur recherche, déclara Kotigorochocko.

Ses parents se mirent à le supplier de n'en rien faire.

— Mais comment veux-tu aller les secourir à toi tout seul? Ils étaient six, et ils ont tous disparu tout de même.

— Si, je dois aller les délivrer. Comment ne pas venir en aide à sa propre famille!

Le-Petit-Pois-qui-roule prit la plaque de fer qu'il avait cachée et alla trouver le forgeron.

— Forge-moi une masse d'arme, lui dit-il, mais qu'elle soit le plus lourd possible.

Le forgeron se mit à l'oeuvre. Il forgea une masse d'arme si lourde qu'on eut peine à la sortir de la forge. Kotigorochocko la prit, la lança en l'air et dit à son père:

— Je vais aller me coucher. Dans douze jours, reveillez-moi, juste au moment où la masse d'arme sera de retour.

Au bout du treizième jour, on entendit l'arme siffler. L'homme réveilla son fils. Kotigorochocko sortit dans la cour, étendit le bras et leva un doigt. La masse d'arme s'y heurta avec violence et se fendit en deux.

— Ce n'est pas avec une arme pareille que je peux aller au secours de mes frères et de ma soeur. Il va falloir que je m'en procure une autre.

Et il retourna chez le forgeron.

— Fais-moi une arme plus solide, lui dit-il, celle-ci ne me convient pas.

Le forgeron lui forgea une masse d'arme encore plus lourde que la première. Le-Petit-Pois-qui-roule la lança en l'air et alla se coucher pour douze jours. Au bout du treizième jour on entendit trembler la terre: c'était la masse d'arme qui revenait. On réveilla le garçon, il sortit dans la cour et leva un doigt. L'arme s'y heurta et plia légèrement.

— Bon, ça peut aller cette fois-ci. Maman, mettez la pâte au four, et faites-moi des biscuits. Je vais me mettre en route.

Sa masse d'arme en mains, une musette de biscuits sur le dos, Kotigorocho dit adieu à ses parents et sortit du logis.

Il suivit l'ancien sillon qu'on distinguait encore sur le sol et qui l'amena en pleine forêt jusqu'à la demeure du dragon. Il pénétra dans la cour, alors qu'une jeune fille sortait de la maison.

— Bonjour, jolie fille, dit le-Petit-Pois-qui-roule.

— Bonjour, beau garçon, répondit Olèna. Que viens-tu faire ici? Le dragon va arriver et te dévorer.

— On verra bien! Qui es-tu, jeune fille, d'où viens-tu?

— J'habitais autrefois chez mes parents, mais le monstre s'est emparé de moi. Mes six frères ont essayé de me délivrer, mais le dragon en a triomphé dans un combat.

— Et que sont-ils devenus?

— Il les a enfermés dans un cachot, et je ne sais même pas s'ils sont encore en vie. Peut-être qu'il n'en reste que poussière...

— Eh bien, je vais essayer de te sauver, dit le jeune homme.

— Penses-tu, mon ami! A eux six, ils n'y sont pas parvenus, comment veux-tu t'y prendre tout seul?

— On verra bien! répéta Kotigorocho. Et il voulait ajouter quelque chose, mais à ce moment-là, le dragon apparut dans la cour.

— Oh, ça sent la chair fraîche par ici! s'exclama-t-il. Eh bien, mon garçon, continua la bête, qu'est-ce que tu viens faire chez moi? Tu veux te battre ou vivre en paix?

— Je veux me battre, répliqua Kotigorocho.

— Eh bien, allons nous battre sur l'aire dont le plancher est en fer.

Arrivés sur place, la bête ordonna au jeune homme:

— Commence le premier!

— Non, répondit l'autre, c'est toi qui commence.

Alors le dragon asséna un coup tel sur la tête de Kotigorocho que celui-ci s'enfonça dans le plancher jusqu'aux chevilles. Mais il réussit à dégager ses pieds et frappa à son tour. Le monstre disparut jusqu'aux genoux. Kotigorocho frappa une seconde fois: le dragon s'enfonça jusqu'à la ceinture. Au troisième coup, il était mort.

Après avoir tué le dragon, Kotigorocho alla à la recherche de ses frères. Il les trouva enfermés dans un cachot, à moitié morts de faim. Quand il les eut libérés, ils rassemblèrent tous ensemble tout l'or et tout l'argent qu'ils découvrirent dans la maison du dragon, puis appelant leur soeur avec eux, ils quittèrent l'affreuse demeure pour rentrer chez leurs parents.

Mais Kotigorocho ne leur avait pas dit qu'il était leur frère. Et voilà que chemin faisant, ils s'assirent sous un chêne pour se reposer. Kotigorocho, épuisé par son combat avec le dragon, s'endormit aussitôt. Alors, l'un des jeunes garçons déclara :

— Les gens vont se moquer de nous, quand ils apprendront qu'à nous six, nous n'avons pas réussi à tuer le dragon, alors que lui, il l'a tué tout seul. Et puis, il va certainement s'approprier tout le trésor que nous ramenons.

S'étant concertés, les jeunes gens décidèrent d'attacher solidement Kotigorocho au chêne sous lequel il dormait. Une bête sauvage viendrait bien le dévorer... Ils lièrent à l'arbre le Petit-Pois-qui-roule et continuèrent leur chemin.

Kotigorocho dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu. Il ne se réveilla qu'au bout de deux jours, et constata alors qu'il était attaché à un arbre. Il fit un tel effort pour se lever, qu'il déracina le chêne. Le prenant sur l'épaule, il se dirigea vers la maison de ses parents.

Arrivé près du logis, il entendit ses frères demander à leur mère :

— Dites, maman, est-ce que vous avez eu encore des enfants après nous ?

— Mais bien sûr ! J'ai eu un fils qui s'appelait le-Petit-Pois-qui-roule et qui est parti à votre recherche.

— Mais alors, c'est lui que nous avons attaché à un arbre ! Vite, il faut courir lui défaire ses liens.

Comme ils parlaient ainsi, Kotigorocho donna un terrible coup sur la maison, avec son chêne. Il faillit la démolir.

— Je ne veux pas rester avec vous, s'écria-t-il, vous êtes trop méchants ! Je m'en vais tenter fortune de par le monde.

Et son arme sur l'épaule, il s'éloigna de la maison.



Ayant marché un certain temps, il vit sur sa route deux montagnes dressées l'une à côté de l'autre et, entre elles, un homme couché par terre qui, à l'aide de ses bras et de ses jambes, s'efforçait de les écarter.

Kotigorocho le salua :

— Que Dieu te vienne en aide !

— Salut !

— Que fais-tu là, bonhomme?  
 — J'écarte les montagnes l'une de l'autre, pour faire un chemin entre elles.  
 — Et où vas-tu?  
 — Je vais tenter fortune de par le monde.  
 — Eh bien, moi aussi. Et comment t'appelles-tu?  
 — Je m'appelle Pousse-Montagne, et toi?  
 — Moi, je m'appelle le-Petit-Pois-qui-roule. Si on faisait route ensemble, hein?  
 — D'accord.

Et ils continuèrent leur chemin côte à côte. Au bout de quelque temps, alors qu'ils traversaient une forêt, il virent un homme qui d'un simple geste de la main déracinait des arbres immenses.

— Que Dieu te vienne en aide!  
 — Salut!  
 — Que fais-tu là, bonhomme?  
 — Je déracine des chênes pour qu'il y ait plus de place dans la forêt.  
 — Et où vas-tu?  
 — Je vais tenter fortune de par le monde.  
 — Nous aussi. Comment t'appelles-tu?  
 — Je m'appelle Déracine-Chêne. Et vous?  
 — Nous, nous sommes le-Petit-Pois-qui-roule et Pousse-Montagne. Si on faisait route ensemble, hein?  
 — D'accord.

Et ils continuèrent leur chemin à trois. Au bout de quelque temps, ils virent un homme aux énormes moustaches assis au bord d'une rivière: dès qu'il remuait l'une de ses moustaches, l'eau se retirait, découvrant le fond de la rivière. Les trois hommes le saluèrent:

— Que Dieu te vienne en aide!  
 — Salut!  
 — Que fais-tu là, bonhomme?  
 — Je fais écouler l'eau, pour qu'on puisse traverser la rivière à gué.  
 — Et où vas-tu?  
 — Je vais tenter fortune de par le monde.  
 — Nous aussi. Comment t'appelles-tu?  
 — Je m'appelle Tourne-Moustache, et vous?  
 — Nous, nous sommes le-Petit-Pois-qui-roule, Pousse-Montagne et Déracine-Chêne. Si on faisait route ensemble?  
 — D'accord.

Et les voilà partis tous les quatre. Maintenant, tout allait pour le mieux. Si une montagne leur obstruait le chemin,



Pousse-Montagne l'écartait. S'ils pénétraient dans une forêt trop épaisse, Déracine-Chêne arrachait quelques arbres. Si c'était une rivière qu'il fallait traverser, Tourne-Moustache la faisait détourner. Au bout de quelques jours de marche ils arrivèrent jusqu'à une grande forêt au milieu de laquelle se dressait une petite maison. Les quatre compagnons y entrèrent, mais n'y trouvèrent personne.

— Nous passerons la nuit ici, décida Kotigoroçhko.

Le lendemain matin, le-Petit-Pois-qui-roule dit à ses amis:

— Toi, Pousse-Montagne, tu vas rester à la maison pour nous préparer à dîner, et nous autres, on va aller à la chasse.

Les trois hommes partis, Pousse-Montagne fit cuire le dîner, et s'allongea sur le lit pour se reposer.

Au bout d'un instant, il entendit frapper à la porte.

— Ouvre-moi! cria quelqu'un.

— Tu te prends pour un bien grand seigneur, ma foi, tu peux bien ouvrir toi-même, répliqua Pousse-Montagne.

La porte s'ouvrit et il entendit une voix:

— Fais-moi passer le seuil!

— Tu te prends pour un bien grand seigneur, ma foi, répéta Pousse-Montagne, tu peux bien le passer tout seul.

En même temps, il vit entrer dans la pièce un tout petit vieillard à la barbe si longue qu'elle traînait sur le plancher. Il attrapa Pousse-Montagne par une touffe de cheveux et le suspendit à un clou à moitié enfoncé dans le mur. Puis il mangea tout ce qui avait été préparé pour le dîner, découpa une lanière de peau dans le dos de Pousse-Montagne et sortit de la maison.

Pousse-Montagne se démena tant et si bien qu'il parvint à se décrocher du clou. Il se mit vite à cuire un autre dîner, et il venait juste de terminer quand ses compagnons rentrèrent.

— Tu t'es mis en retard! lui firent remarquer ceux-ci.

— Oui, en effet, je m'étais endormi...

Ils dînèrent tous les quatre et se mirent au lit. Le lendemain matin, Kotigoroçhko s'adressa à Déracine-Chêne:

— Aujourd'hui c'est toi qui resteras pour faire la cuisine. Nous, on ira à la chasse.

Quand ses amis furent partis, Déracine-Chêne prépara le dîner et s'allongea sur le lit pour se reposer. A peine s'était-il assoupi qu'il entendit frapper à la porte.

— Ouvre-moi! cria une voix.

— Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, répliqua Déracine-Chêne, tu peux bien ouvrir tout seul.

La porte s'ouvrit. «Fais-moi passer le seuil!»

— Tu te prends, ma foi, pour un bien grand seigneur, tu peux très bien passer tout seul.

Et Déracine-Chêne vit entrer un tout petit vieillard dont la barbe était si longue qu'elle traînait par terre. Il attrapa le bonhomme par une mèche de cheveux et l'accrocha à un clou. Puis il mangea et but tout ce qui avait été préparé pour le dîner, découpa une lanière de peau dans le dos de Déracine-Chêne et sortit de la maison.

Le bonhomme se démena tant et si bien qu'il réussit à se décrocher du mur. Puis il se mit vite à faire la cuisine. Quand ses compagnons rentrèrent, ils lui firent remarquer :

— Tu t'es mis bien en retard!

— Oui, en effet, j'ai fait un petit somme...

Quant à Pousse-Montagne, il avait deviné aussitôt ce qui s'était passé avec Déracine-Chêne, mais il n'en dit mot à personne.

Le troisième jour, ce fut Tourne-Moustache qui resta à la maison et il lui arriva la même chose. Alors, le-Petit-Pois-qui-roule leur dit à tous :

— Vous êtes des fainéants, personne ne veut faire la cuisine! Demain, vous irez tous à la chasse, et c'est moi qui resterai à la maison.

Le lendemain, ses compagnons partis, Kotigorocho préparait le dîner et s'allongea pour se reposer. Peu après il entendit frapper à la porte.

— Ouvre-moi! cria une voix.

— Tout de suite, je vais t'ouvrir.

Il ouvrit la porte et aperçut un tout petit vieillard dont la barbe était si longue qu'elle traînait par terre.

— Fais-moi passer le seuil!

Kotigorocho voulut l'aider, mais le petit vieux se mit à le pousser de toutes ses forces. Puis il étendit le bras pour attraper le jeune homme par les cheveux. Mais celui-ci saisit rapidement le vieillard par la barbe, prit sa cognée et traîna le bonhomme dans la forêt. Là il fit une fente dans le tronc d'un arbre et y introduisit la barbe du méchant petit bonhomme. Celle-ci resta coincée dans la fente de l'arbre.

— Puisque tu es si batailleur, grand-père, repose-toi un peu et calme-toi. Je reviendrai te voir.

Kotigorocho rentra à la maison, où ses compagnons étaient déjà de retour.

— Le dîner est-il prêt? demandèrent-ils.

— Mais oui, bien sûr, asseyez-vous.

Après le dîner, Kotigorocho leur dit :

— Allons nous promener, les gars, je vais vous montrer quelque chose de bien drôle!

Et il les emmena à l'endroit où il avait laissé le vieillard: mais ils n'y trouvèrent plus rien. Le bonhomme avait déraciné l'arbre et il était parti le traînant à sa suite. Alors Kotigorocho raconta à ses amis ce qui lui était arrivé, et ceux-ci, à leur tour, lui confièrent qu'ils avaient eu la même aventure.

— Il faut absolument le retrouver, déclara Kotigorocho.

Ils suivirent la trace laissée par l'arbre traîné, et arrivèrent jusqu'à une fosse si profonde, qu'on n'en voyait pas le fond. Kotigorocho proposa tour à tour à ses amis d'y descendre, mais aucun n'osa s'y aventurer.

— Bon, je descendrai moi-même, tressez moi un lien.

Les trois hommes lui tressèrent un lien, Kotigorocho en enroula une extrémité autour de son poignet et ordonna de le descendre.

Quand le jeune homme atteignit le fond de la fosse il y découvrit un magnifique palais. Tout n'y était que or et pierres précieuses. Dans une des pièces il aperçut une princesse, belle comme le jour.

— Oh, jeune homme, que viens-tu faire ici? lui demanda-t-elle.

— Je cherche un tout petit vieux dont la barbe est si longue qu'elle traîne par terre.

— Il est dans la pièce voisine; il essaye de dégager sa barbe qui a été coincée dans la fente d'un chêne, expliqua la jeune fille. Ne l'approche pas, il pourrait te tuer. Il a déjà fait mourir pas mal de monde.

— Je n'ai pas peur de lui, répliqua le jeune homme. D'ailleurs c'est moi qui lui ai pincé sa barbe. Et toi, belle princesse, qu'est-ce que tu fais là?

— Je suis la prisonnière de ce méchant vieillard.

— Eh bien, je te délivrerai. Conduis-moi jusqu'à lui!

Quand ils s'arrêtèrent près du vieillard, celui-ci avait déjà réussi à retirer sa barbe de la fente de l'arbre. Apercevant Kotigorocho, il s'écria:

— Pourquoi es-tu entré dans mon domaine? Tu viens te battre ou vivre en paix?

— Non, je ne peux pas vivre en paix avec toi, je suis venu pour me battre.

Alors un combat terrible s'engagea entre eux. Il dura longtemps, mais ce fut Kotigorocho qui en sortit vainqueur: il tua le vieillard avec sa masse d'arme. Puis la princesse et lui remplirent trois sacs d'or et de pierres précieuses et se dirigèrent vers le fond de la fosse.



— Eh, les compagnons, cria Kotigorochocko en levant la tête, vous êtes là?

— Oui-i-i... répondirent les autres.

Alors il attacha le premier sac à la corde qui pendait. «Tirez, leur ordonna-t-il, c'est pour vous».

Ses amis tirèrent le sac et lui rejetèrent la corde à laquelle Kotigorochocko attacha le deuxième sac.

— Tirez, celui-là aussi il est pour vous.

Il refit la même chose avec le troisième sac. Puis, ce fut la princesse qu'il attacha à la corde.

— Tirez, mais faites attention, cela c'est pour moi! cria-t-il à ses compagnons.

Quand vint le tour de Kotigorochocko, les trois hommes se dirent:

— Et si on le laissait dans la fosse? Nous garderons la princesse pour nous, et lui, on fera semblant de le tirer, et après on lâchera la corde: il tombera et se tuera!

Mais Kotigorochocko avait deviné ce qu'ils étaient en train de comploter. C'est pourquoi, il attacha une grosse pierre et leur cria de tirer. Au bout d'un moment, les trois hommes lâchèrent la corde, et la pierre tomba avec fracas au fond de la fosse.

— Voilà donc les amis que vous êtes! s'exclama Kotigorochocko, et il s'en alla rechercher une autre issue. Il s'enfonça dans une galerie souterraine qui l'amena jusqu'à une forêt épaisse. A ce moment-là un orage épouvantable se déclara, avec une pluie torrentielle et des grêlons gros comme des noix. Kotigorochocko se réfugia à l'abri d'un chêne, quand il entendit soudain le piaillage de tout petits vautours entassés dans leur nid. Il grimpa sur l'arbre et les couvrit de sa veste pour les protéger de l'averse. La pluie ayant cessé, Kotigorochocko vit arriver un grand vautour, le père de la nichée. Voyant que ses enfants étaient couverts d'une veste, il leur demanda:

— Qui est-ce qui vous a protégé de la pluie?

Et les petits de répondre:

— Si tu nous promets de ne pas le dévorer, nous te dirons qui c'est.

— Je vous jure que je n'y toucherai pas.

— Eh bien, c'est l'homme qui est assis sous notre arbre.

Le vautour vola jusqu'à Kotigorochocko.

— Dis-moi ce dont tu as besoin. Je t'accorderai tout ce que tu désireras, car c'est bien la première fois que mes petits sont restés sains et saufs pendant un orage. D'habitude quand je m'envole et qu'il se met à pleuvoir et à grêler, je les retrouve trempés dans leur nid.

— Eh bien, répondit Kotigorocho, je te prie de me ramener dans le monde d'où je viens.

— Ce n'est pas si facile que cela, dit le vautour, mais je ferai tout mon possible... Nous emporterons avec nous six tonnelets de viande et six cuves d'eau fraîche. Tu monteras sur mon dos et je m'envolerai; en route, quand je tournerai la tête à droite tu me jetteras dans le bec un morceau de viande, quand je la tournerai à gauche, tu me verseras une gorgée d'eau fraîche. Autrement, je n'aurai pas la force de voler si loin, et je tomberai sur le sol.

Kotigorocho monta sur le dos du vautour, et l'oiseau prit son vol. De temps en temps il tournait la tête à droite, alors le jeune homme lui lançait un morceau de viande. Quand l'oiseau tournait la tête à gauche, le-Petit-Pois-qui-roule lui versait une gorgée d'eau fraîche. Ils volèrent ainsi très longtemps, et arrivèrent enfin dans le monde de Kotigorocho. Mais à ce moment-là, le vautour tourna la tête à droite. Hélas, il ne restait plus un seul petit morceau de viande dans les tonnelets. Alors, Kotigorocho coupa son propre mollet et le jeta dans le bec du vautour.

Quand ils atterrirent l'oiseau demanda au jeune homme:

— Il était bon le dernier morceau de viande que tu m'as donné! Qu'est-ce que c'était?

Kotigorocho lui montra sa jambe ensanglantée:

— C'était cela!

Alors le vautour fit ressortir le mollet de son bec, le recolla à sa place et l'aspergea d'eau magique. Puis il prit congé de Kotigorocho et retourna dans son royaume. Quant au jeune homme, il s'en alla à la recherche de ses anciens compagnons, qu'il trouva chez le père de la princesse. Ils vivaient là tous les trois, se chamaillant entre eux tous les jours, car chacun prétendait épouser la jeune fille.

Ils furent pris d'une peur effroyable quand ils virent arriver le jeune homme. «Vous êtes des traîtres, s'écria celui-ci, et vous serez punis!» Et il les tua tous les trois avec sa fameuse masse d'arme.

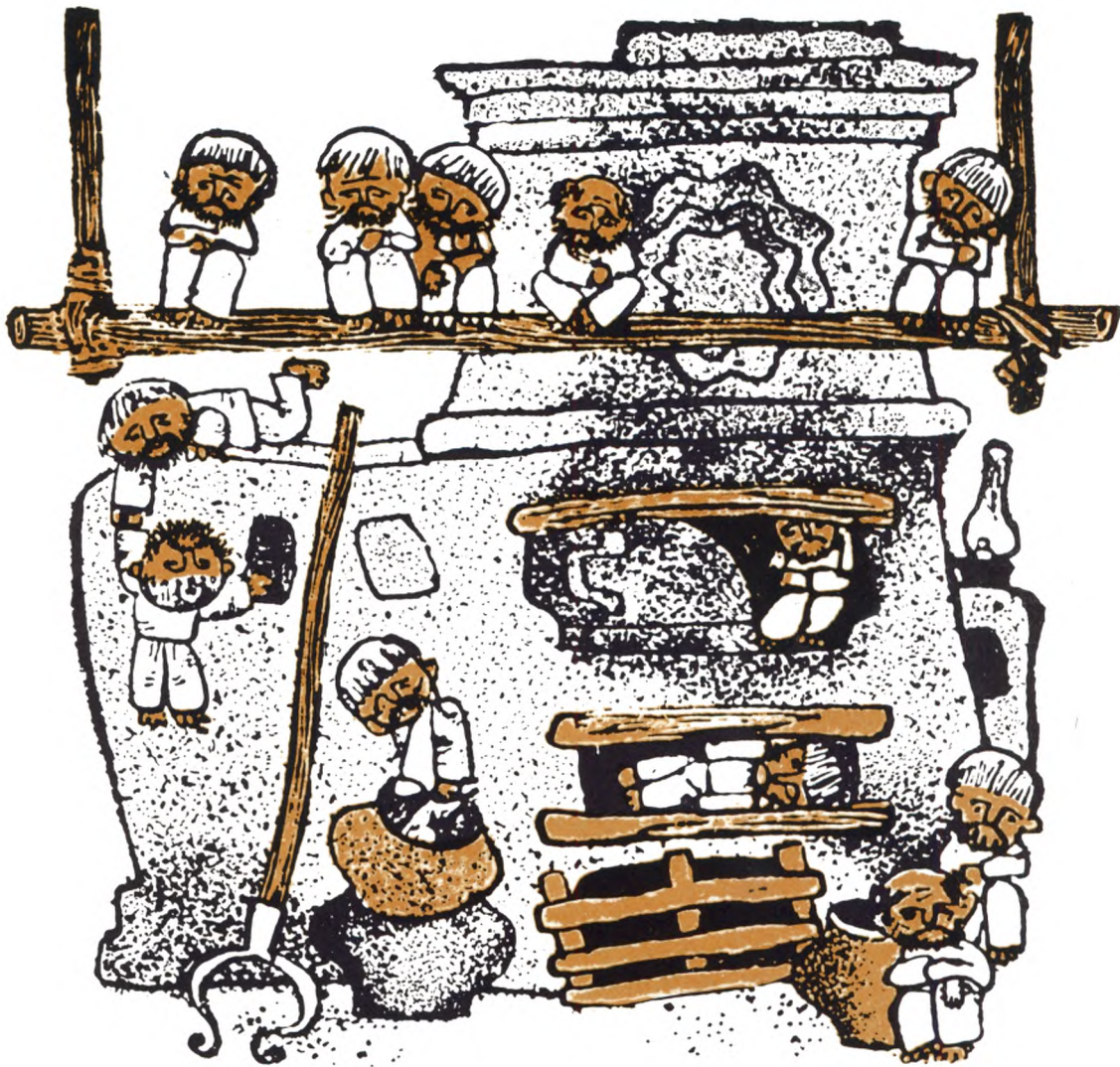
Après cela il se maria avec la jolie princesse et ils sont heureux jusqu'à maintenant.





— Je voudrais que tu me prêtés ton cheval et ta charrette. Il fait bien froid chez moi. Si tu me les donnes, je pourrai aller dans la forêt et en ramener des fagots.

— Bon, prends-les, mais ne charge pas trop la charrette pour ne pas épuiser mon cheval.



Le frère pauvre attela le cheval de son aîné et repartit chez lui.

— Eh vous, les esprits follets, cria-t-il en arrivant, sortez tous du logis, on va aller en forêt!

Les lutins, il y en avait douze, sortirent un à un de derrière le four à pain et s'entassèrent sur la charrette. Quand ils arrivèrent dans la forêt, l'homme détela le cheval pour qu'il puisse

paître, puis il prit sa cognée et abattit le plus gros chêne de l'endroit. Ensuite, il le fendit dans le sens de la longueur jusqu'à la moitié, et appela les lutins :

— Mes petits bonshommes, aidez-moi à fendre ce chêne jusqu'au bout.

— Mais nous ne pouvons pas t'aider, nous n'avons pas de hache, répliquèrent les lutins.

— Vous n'en avez pas besoin. Vous n'avez qu'à introduire vos mains dans la fente et à tirer. Six d'entre vous se mettront d'un côté de l'arbre, et les autres s'installeront en face. Chacun tirera de son côté et vous parviendrez ainsi à fendre l'arbre en deux.

Les lutins enfoncèrent leurs mains dans la fente de l'arbre et se mirent à tirer de toutes leurs forces. Alors l'homme donna un bon coup de cognée sur le tronc du chêne : ses deux moitiés se rejoignirent et les mains des esprits follets restèrent coincées dans la fente. Mais juste à ce moment-là une tempête épouvantable se déclara. Plusieurs chênes furent déracinés. L'un d'eux tomba sur la charrette, la mettant en miettes, tandis qu'un autre s'abattit sur le cheval. Le pauvre animal fut tué sur le coup. Quant au bonhomme, c'est à peine s'il eut le temps de s'enfuir de la forêt.

— Ces sales petits bonshommes, tout de même ! C'est de leur faute, tout ça ! Encore une chance que je sois resté sain et sauf.

Et il s'en revint, tout penaud, chez son frère aîné.

— Qu'as-tu à faire une mine pareille, lui demanda le riche. N'aurais-tu pas abîmé ma charrette ?

— Oh, s'il n'y avait que la charrette !

— Eh bien, quoi alors ? Aurais-tu tué mon cheval ?

— Eh oui, mon frère... hélas, je n'y puis rien... ce n'est pas de ma faute.

Le frère aîné entra dans une colère terrible. Il injuria son cadet, le traitant de tous les noms possibles. Puis il voulut aller lui-même à l'endroit où tout s'était passé.

Quand les deux frères arrivèrent dans la forêt les douze lutins étaient toujours à leur place, les mains coincées dans la fente du chêne. Ils se mirent à supplier le frère riche de les libérer. Ils avaient des voix si caressantes et ils prenaient des petits airs si malheureux, que l'homme eut pitié d'eux : il enfonça quelques coins dans la fente du chêne, libérant par là les mains des lutins.

— Eh bien, bonhomme, maintenant que tu nous a déliés, emmène-nous chez toi !

— Mais qui êtes vous ?

— Nous sommes des esprits follets.

— Ah mais, ça non! Si vous êtes des esprits follets, restez où vous êtes. Je ne veux pas de vous chez moi.

Mais au moment où il prononçait les mots «je ne veux pas», les douze lutins se jetèrent sur lui et s'agrippèrent à sa barbe. Il essaya en vain de détacher leurs mains, mais rien à faire. Et il fut obligé de rentrer, avec tous les lutins accrochés à lui. Quand il franchit le seuil de sa maison, les esprits follets s'éparpillèrent sur le plancher, et restèrent à vivre chez lui.

Débarrassé des lutins, le cadet des frères s'enrichit. Quant à son aîné, il devint encore plus pauvre que n'avait été son frère autrefois.

## LE PAUVRE HOMME ET LE ROI DES CORBEAUX ❖❖❖❖

Il était une fois un homme très pauvre qui ne possédait qu'une vieille chaumière, un lopin de terre et deux petits boeufs tout noirs. Ah oui, j'ai oublié de dire qu'il avait encore une femme et un tas d'enfants, il ne savait même pas combien au juste, qui piaillaient toute la journée exigeant à manger.

Un jour l'homme s'en alla labourer son champ et emmena avec lui son fils cadet. Alors qu'il n'avait encore tracé que deux sillons, le ciel s'obscurcit soudain et à l'alentour tout devint noir comme la nuit. L'homme leva la tête pour voir ce qui se passait, et aperçut un oiseau immense qui planait au-dessus de lui. Son bec était pointu comme le fer d'une lance, ses griffes ressemblaient à des crochets et ses ailes étaient si larges qu'elles avaient caché le soleil. Quand il se posa sur le champ, elles recouvrirent l'homme, son fils, les boeufs et la charrue.

Le pauvre homme fut pris de peur quand l'oiseau s'adressa à lui d'une voix humaine :

— Tu sais, bonhomme, mes enfants ont très faim. Que me donneras-tu pour les nourrir : ton fils ou tes boeufs ?

— Tu n'as qu'à me prendre, moi, répondit l'homme. J'en ai assez de traîner ma misère toute ma vie.

— Non, toi, je ne veux pas te prendre, répliqua l'oiseau noir. Tu as fumé trop de tabac, ta chair est toute empoisonnée, et mes enfants pourraient tomber malades. Donne-moi ton fils ou tes boeufs.

Le pauvre homme réfléchit un instant. « J'ai tellement d'enfants, se dit-il, que même si je lui donne mon fils cadet, il en restera encore plein la maison. Tandis que des boeufs, je n'en ai qu'une paire. Si cet oiseau terrible s'en empare, comment ferai-je pour labourer mon champ et apporter du bois ? »

A ce moment-là, l'oiseau se mit à gratter la terre avec ses pattes. Quand l'homme regarda ses griffes, il eut pitié de son fils. « Advienne que pourra, décida-t-il, je ne peux pas lui livrer mon enfant ».

— Prends mes boeufs, dit-il tristement.

— Tu as de la chance d'avoir choisi les animaux et non ton garçon. Autrement, je vous aurais déchiré aussi, tes boeufs et toi. Maintenant, sache que je te payerai largement pour ton sacrifice. Quand tu rentreras chez toi, que l'un de tes fils vienne me trouver dans mon palais. Je lui accorderai tout ce qu'il désirera.

— Et où se trouve ton palais ? s'enquérit le pauvre homme.

— Il se trouve dans une clairière argentée, par-delà les vertes prairies, par-delà les forêts épaisses. Ton fils n'aura qu'à demander où habite le Roi des corbeaux. Sur ce, il attrapa les deux petits boeufs noirs et la charrue avec, et s'envola dans le ciel.

Le pauvre homme rentra chez lui accablé de chagrin.

— Où sont tes boeufs? lui demanda sa femme.

Son mari lui raconta son aventure. La pauvre femme était désespérée.

— Qu'est-ce que nous allons faire maintenant que tu n'as pas labouré ton champ et que tu n'as pas semé de blé?

— Ne pleurez pas, maman, intervint leur fils aîné. Je vais aller trouver le Roi des corbeaux puisqu'il a promis de bien nous payer. Si je ne rentre pas, ça vous fera toujours une bouche de moins à nourrir...

La mère pleura encore plus fort:

— Mon pauvre enfant, ne vas pas chez cet oiseau terrible. Il serait capable de te dévorer. Reste ici, on trouvera toujours un morceau de pain à te donner.

Mais son fils ne l'écoutait pas. Il prit une musette, y mit un pain et un oignon et fit ses adieux à sa famille. Il s'en allait à la recherche de la clairière argentée où se trouvait le palais du Roi des corbeaux.

Le jeune homme traversa une vaste prairie et arriva jusqu'à une forêt épaisse. Comme il avait très faim, il s'assit auprès d'un buisson, sortit de sa musette un morceau de pain et se mit à manger.

A peine avait-il fait la première bouchée qu'il aperçut un corbeau noir qui s'avavançait vers lui en boitillant.

— Salut! lança l'oiseau.

— Salut! répondit le garçon.

Le corbeau s'assit à côté de lui et le regarda manger.

— Ne pourrais-tu pas me donner un tout petit morceau de pain, demanda-t-il au bout d'un moment. J'ai une faim terrible.

— Moi aussi, j'ai faim, répliqua le garçon, et la route est longue. Je ne peux rien te donner.

— Où vas-tu? demanda l'oiseau.

— Je cherche la clairière argentée où se trouve le palais du Roi des corbeaux.

— Justement je m'y rends aussi. Prends-moi sur ton épaule, car j'ai les pattes et les ailes malades. Je te montrerai le chemin.

— Je ne peux pas te prendre, dit le garçon. Moi aussi, je me traîne à peine.





Le corbeau ne dit plus rien. Il fit deux ou trois sauts, battit des ailes et s'envola.

— Quel coquin, tout de même! s'indigna le jeune homme. Et il voulait encore que je le prenne sur mon épaule! Puis il remit dans son sac les restes de pain et s'en alla chercher la clairière argentée. Mais il n'arriva jamais à la trouver. Il erra longtemps à travers la forêt, et finit pas s'égarer.

Pendant ce temps-là ses parents passaient leurs journées à l'attendre, mais aucune nouvelle de lui ne leur parvenait.

Un jour, leur fils moyen leur déclara: «Mettez dans une musette un pain et un oignon, et donnez-moi un bon bâton. Je vais aller chercher mon frère. Peut-être que je découvrirai aussi le palais du Roi des corbeaux».

— N'y vas pas, le supplia sa mère. Nous nous passerons de ses cadeaux. Quant à ton frère, s'il est dit qu'il doit revenir un jour, eh bien, il reviendra.

Mais sa mère le suppliait en vain. Le jeune garçon décida de partir.

Il traversa plusieurs vertes prairies et quelques forêts épaisses. Un jour, il vit dans le ciel toute une volée de corbeaux. «Oh, le palais de leur roi ne doit pas être loin, se dit-il, et mon frère est sans doute quelque part par ici».

Comme il avait très faim, il s'assit près d'un buisson, sortit de son sac un morceau de pain et un oignon, et se mit à manger. A ce moment-là, il aperçut un corbeau qui s'avançait vers lui en boitillant sur une patte. A quelques pas du garçon, l'oiseau s'arrêta et lui demanda un petit morceau de pain.

— Votre roi s'est emparé de nos boeufs, répliqua le fils moyen du pauvre homme. Qu'il te nourrisse lui-même!

— Je boîte et j'ai très faim, dit l'oiseau, j'ai peur de me perdre dans la forêt. Ne pourrais-tu pas me mettre sur ton épaule.

— Va donc t'asseoir sur l'épaule de ton roi, grogna le garçon.

Le corbeau ne répondit rien. Il sautilla deux ou trois fois, battit des ailes et s'envola.

Le jeune homme le suivit d'un regard étonné et se leva pour continuer son chemin. Mais lui non plus ne trouva ni la clairière argentée ni le palais du roi, et il s'égara dans la forêt.

Pendant ce temps-là, le pauvre homme et sa femme restaient sans nouvelles de leurs deux fils et s'inquiétaient beaucoup.

Un jour, le fils cadet dit à sa mère:

— Maman, préparez-moi une musette. Mettez-y un pain et un oignon. Je vais aller à la recherche de mes frères et du Roi des corbeaux.

Le jeune homme se mit en route. Il traversa plusieurs prairies et arriva jusqu'à une forêt épaisse. Là il s'assit auprès d'un buisson et sortit de son sac un pain et un oignon. Aussitôt un corbeau boîteux s'approcha de lui.

— Donne-moi un petit morceau de pain, lui demanda-t-il. Le jeune homme lui coupa une tranche de pain.

— Tiens, c'est plus gai de manger à deux.

— Est-ce que tu peux me donner aussi un oignon?

— Mais oui, répondit le garçon, pourquoi pas!

L'oiseau le remercia et continua:

— Où te rends-tu, jeune homme? Tu as pénétré dans une forêt de laquelle jamais âme vivante n'est ressortie.

— Je cherche la clairière argentée où se trouve le palais du

Roi des corbeaux. Il est probable que mes deux frères y sont prisonniers.

— J'ai mal aux pattes, et mes ailes sont très faibles, dit l'oiseau. Pourrais-tu me prendre sur ton épaule?

— Mais bien sûr, assieds-toi, proposa le jeune homme. Jamais encore je n'ai transporté de corbeau sur mon épaule, ajouta-t-il en souriant.

Le corbeau se percha sur son épaule et chemin faisant, il lui chuchotait à l'oreille:

— Tourne à droite! Tourne à gauche! Va tout droit!

Ils marchèrent ainsi deux jours et deux nuits, traversèrent plusieurs forêts et arrivèrent enfin jusqu'à une clairière ensoleillée, où l'herbe, les fleurs et les cailloux étaient en argent pur. Au milieu de la clairière se dressait un rocher, en argent lui aussi, au sommet duquel on pouvait voir un magnifique palais.

Le jeune homme s'arrêta émerveillé. Jamais, même en rêve, il n'avait vu une beauté pareille. Puis il s'assit au pied du rocher et partagea avec son petit compagnon les restes de pain et d'oignon. Quand ils eurent terminé leur repas, le corbeau s'adressa à lui:

— Le palais de notre roi se trouve au sommet de ce rocher et tu trouveras toi-même le chemin qui y mène. Mais comme tu as été très bon envers moi, je veux te donner un conseil. Quand le roi te demandera ce que tu désires en échange de vos boeufs,



tu lui répondras ceci: «Donne-moi ce que tu mets sous ton oreiller quand tu te couches pour la nuit».

Puis le corbeau s'envola. Alors le jeune homme escalada le rocher et arriva jusqu'au palais. Là il fut arrêté par la garde qui le conduisit jusqu'à un trône en argent sur lequel était assis le Roi des corbeaux.

— Comment as-tu trouvé ton chemin? demanda le souverain au jeune homme.

— Des gens me l'ont indiqué, répondit celui-ci. Il ne voulait rien dire au sujet du corbeau boîteux.

— Bon, maintenant je dois tenir ma promesse, dit le Roi des corbeaux. Va visiter mon palais, et choisis ce qui te plaira le plus.

Le jeune homme passa trois jours et trois nuits à examiner les pièces du palais, mais il n'en vit que la dixième partie, tant le palais était vaste. Au bout du quatrième jour, il alla trouver le roi.

— Ton palais est merveilleux, dit-il. Tu as beaucoup de très jolies choses, mais qu'ai-je à faire de toutes ces richesses. Donne-moi plutôt la chose que tu mets sous ton oreiller quand tu te couches pour la nuit.

A ces paroles, le roi entra dans une colère terrible, et il ordonna de trancher la tête aux corbeaux qui avaient accompagné le jeune garçon lors de sa visite du palais.

— C'est eux qui t'ont conseillé, criait-il. Et il se mit à supplier le jeune homme de changer d'avis, lui promettant qu'il lui donnerait n'importe quoi à la place de cet objet.

— Non, s'obstinait le garçon, c'est la seule chose qui m'a plu.

— Je te donnerai des boeufs et autant d'or qu'ils pourront emporter dans une charrette, continuait le Roi des corbeaux.

— Non! répétait le jeune homme.

— Je te donnerai tout ce que contient mon palais!

— Non! dit fermement le jeune garçon. Donne-moi ce que tu mets sous ton oreiller quand tu te couches pour la nuit.

Le Roi des corbeaux fut contraint de se résigner. Il sortit de dessous son oreiller un petit objet qui ressemblait tout à fait à un moulin à café et le tendit au jeune homme.

— Tiens, prends-le, s'écria-t-il en courroux. Mais va-t-en immédiatement, sinon je suis capable de te mettre en morceaux.

Le garçon fourra le moulin dans son sac et s'enfuit à toutes jambes, effrayé par les menaces du roi. Il s'arrêta seulement quand il eut pénétré au plus profond de la forêt.

Il s'assit auprès d'un buisson et se mit à chercher dans son sac s'il n'y restait pas un petit morceau de pain. Hélas, le sac était vide.

«Le corbeau boîteux m'a donné un bien mauvais conseil, pensa-t-il, j'aurais mieux fait de choisir quelque chose parmi toutes les richesses que me proposait le roi».

Puis il examina attentivement le petit moulin. Il devait bien contenir un secret quelconque, puisque le Roi des corbeaux y tenait tant et ne voulait pas s'en séparer.

«Je finirai par mourir de faim ici, se désolait le pauvre

garçon. Si seulement pouvait apparaître devant moi une table chargée de mets et de boissons comme dans le palais du roi».

Et il tourna la manivelle du petit moulin...

A l'instant même il eut devant lui une table recouverte d'une jolie nappe et sur laquelle se dressaient les plats les plus savoureux.

— Oh, le voilà donc, le secret de mon petit moulin! s'exclama le garçon avec joie.

Mais il s'attrista de nouveau. Comment puis-je manger tout seul tant de bonnes choses, quand mes parents, mes frères et mes soeurs meurent de faim à la maison?

Et il tourna la manivelle encore une fois en disant:

— Petit moulin, fais de la sorte que toute ma famille soit réunie autour de cette table!

Aussitôt, les parents, les frères et les soeurs du jeune garçon se trouvèrent assis à table. Les enfants ne se levèrent qu'après avoir dévoré tout ce qui avait été servi.

Ensuite ils retournèrent tous ensemble à la maison, et vécutrent dans l'aisance, car le petit moulin leur procurait tout ce dont ils avaient besoin.

Si par hasard, vous ne me croyez pas, vous n'allez qu'à vous rendre chez eux, et ils vous raconteront eux-mêmes toute leur histoire.





mit à les nettoyer avec sa plume et au bout de quelque temps, ils devinrent de magnifiques coursiers, beaucoup plus beaux que les chevaux qu'on attelait à l'équipage du tsar.

— Comment fais-tu pour avoir de si beaux chevaux? lui demanda un jour le souverain. Tu dois savoir un secret quelconque.

Le garçon lui jura qu'il ne connaissait aucun secret, mais ses compagnons se mirent à le surveiller et allèrent rapporter au tsar que Boris possédait une plume de l'oiseau de feu. Et comme ils étaient très envieux et qu'ils voulaient lui causer des désagréments, ils ajoutèrent:

— Il peut certainement se procurer aussi l'oiseau lui-même.

Le tsar fit venir Boris-de-trois-Pères-le-Fils.

— Dis donc, mon garçon, est-ce vrai que tu possèdes une plume de l'oiseau de feu?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien, il faut que tu m'apportes l'oiseau aussi. Sinon, je te trancherai la tête avec mon sabre.

Le jeune garçon se mit à pleurer et alla conter sa peine au petit poulain.

— Je t'avais bien dit de ne pas toucher à cette plume, lui répondit l'animal. Bon, je vais essayer de t'aider. Va trouver le tsar et dis-lui qu'il te donne une quarte de vodka de meilleure qualité et une quarte de petits pois.

Le jeune homme se rendit chez le tsar et celui-ci lui donna tout ce qu'il exigeait. Ensuite il alla dans un champ et y creusa une fosse profonde, comme lui avait conseillé le cheval. Puis il y versa les pois et la vodka. Alors arriva l'oiseau de feu: il picora les petits pois et but la vodka. Le poulain dit alors à Boris:

— Quand il se retournera sur les dos les pattes en l'air, tu n'auras plus qu'à l'attraper.

Le tsar se réjouit infiniment quand le jeune garçon lui apporta l'oiseau de feu. Il récompensa Boris et en fit son favori.

Bientôt il se trouva que plusieurs seigneurs de l'entourage du tsar se mirent à jalouser le jeune Boris.

— Boris s'est procuré la plume de l'oiseau de feu, et l'oiseau lui-même, chuchotèrent-ils au tsar. Mais il peut aussi vous trouver du fond de la mer une jeune fille fort jolie.

Le tsar fit venir le jeune homme.

— Boris, lui dit-il, tu as trouvé la plume de l'oiseau de feu, tu as trouvé l'oiseau lui-même, maintenant amène-moi la belle jeune fille qui habite au fond de la mer.

Le garçon se rendit en pleurant auprès de son poulain.

— Pourquoi pleures-tu, Boris? lui demanda son compagnon.

— Oh, le tsar m'a chargé d'une tâche que nous n'arriverons jamais à accomplir, ni toi ni moi.

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Il veut que je lui amène la belle jeune fille qui vit au fond de la mer.

— Tu vois, je t'avais bien dit que la plume de l'oiseau de feu te porterait malheur. Bon, je vais essayer de t'aider. Va dire au tsar que tu as besoin de filets, de miroirs, d'une grande caisse et d'un millier de robes.

Le tsar donna au jeune homme tout ce que celui-ci exigeait. Alors Boris disposa les miroirs tout autour de la mer et suspendit les robes à côté. La belle Nastassia sortit des flots, essaya toutes les robes et se regarda dans tous les miroirs. «Comme je suis belle!» se disait-elle. Au moment où elle essayait la dernière robe, le jeune homme l'attrapa par le bras.

— Oh, Boris-de-trois-Pères-le-Fils, relâche-moi, l'implora la jeune fille, et je te récompenserai: je te ferai cadeau de ma bague de fiançailles et tu seras heureux toute ta vie.

Mais, le jeune homme ne voulut pas la relâcher. Alors Nastassia arracha les douze rangées de perles qu'elle portait au cou et les jeta dans la mer. Quand Boris l'amena jusqu'au tsar, celui-ci se réjouit infiniment. Il récompensa richement le jeune homme que les seigneurs se mirent à jalouser encore plus fort.

Un jour la belle Nastassia dit à Boris:

— Tu as trouvé l'oiseau de feu, tu m'as tirée du fond de la mer, maintenant rapporte-moi les douze rangées de perles que j'ai jetées dans les flots.

Et le tsar ajouta:

— Si tu ne les découvres pas, je te trancherai la tête avec mon sabre.

Le pauvre garçon se mit à pleurer et alla se plaindre au petit poulain.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda celui-ci.

— Le tsar m'a chargé d'une tâche si difficile que jamais nous n'arriverons à l'accomplir, ni toi ni moi.

— Qu'est-ce qu'il veut cette fois-ci?

— Il veut que je lui rapporte les douze rangées de perles que Nastassia a jetées dans la mer.

— Va le trouver et dis-lui qu'il te donne cent tonneaux de viande. Après cela tu iras au bord de la mer et tu disposeras des petits tas de viande tout le long du rivage. Au bout d'un certain temps des écrevisses sortiront de l'eau pour manger

cette viande, alors tu attraperas l'écrevisse blanche qui est leur reine. Tous ses sujets te prieront de la relâcher, mais tu leur ordonneras de t'apporter d'abord les douze rangées de perles de la belle Nastassia.

En effet dès que les écrevisses sortirent de l'eau, Boris-de-Trois-Pères-le-Fils se saisit de l'écrevisse blanche. Les autres se mirent à le supplier :

— Rendez-nous notre reine, jeune homme, nous vous accorderons tout ce que vous désirez.

— Eh bien, rapportez-moi les perles que Nastassia a jetées dans la mer. Alors, je vous rendrai votre souveraine.

Les écrevisses replongèrent dans l'eau et réapparurent bientôt. Les unes apportaient une ou deux perles, les autres en rapportaient plusieurs, et le jeune homme, croyant que les perles étaient au complet, voulait déjà délivrer la reine, quand le poulain s'écria :

— Ne la lâche pas, il en manque une !

Les écrevisses sautèrent dans l'eau pour aller chercher la dernière perle, mais elles ne rapportèrent qu'un poisson. Quand Boris lui ouvrit le ventre, il y découvrit la perle.

Tout joyeux il rentra au palais du tsar. Mais de nouvelles épreuves l'attendaient.

— Autrefois, dit Nastassia au tsar, le soleil se levait très tôt et il était tout rouge. A présent, il se lève tard et il est tout blanc. Envoyez Boris demander au soleil pourquoi il en est ainsi.

Le pauvre garçon alla rejoindre son poulain en pleurant.

— Ne pleure pas, mon garçon, lui dit le petit cheval. Nous nous sommes déjà tirés de tant d'épreuves, que celle-ci ne nous effraie pas non plus.

Le jeune homme se mit en route. En passant à côté d'un grand jardin, il vit deux gardiens qui se tenaient à l'entrée.

— Où vas-tu, Boris-de-trois-Pères-le-Fils ?

— Je vais trouver le soleil pour lui demander pourquoi autrefois, il se levait très tôt et était tout rouge, alors que maintenant il se lève tard et est tout blanc.

— Demande-lui, par la même occasion, pourquoi, autrefois, ce jardin donnait une récolte dont on nourrissait le monde entier, alors qu'à présent, c'est à peine s'il suffit aux gardiens.

— Bon, je lui demanderai.

Il continua son chemin et rencontra deux soldats enchaînés.

— Où vas-tu, Boris-de-trois-Pères-le-Fils ?

— Je vais demander au soleil pourquoi, autrefois, il se levait très tôt et était tout rouge, alors qu'à présent, il se lève tard et est tout blanc.





— Eh bien, demande-lui aussi jusqu'à quand nous devons rester enchaînés?

Un peu plus loin, le garçon vit un homme et une femme assis sur une branche de chêne, et qui essayaient en vain d'attraper un couple de pigeons.

Quand ils apprirent où se rendait Boris, ils lui dirent:

— Demande au soleil combien de temps nous devons rester ici à attraper des pigeons.

— Bon, je lui demanderai, répondit le garçon.

Il continua son chemin et vit un aubergiste qui prenait de l'eau dans un puits et la versait dans un puits voisin.

— Où vas-tu, Boris-de-trois-Pères-le-Fils?

Boris lui expliqua.

— Eh bien, demande au soleil jusqu'à quand je devrais verser de l'eau d'un puits dans l'autre.

— Bon, je lui demanderai.

Il alla encore plus loin et vit une baleine qui était couchée par terre. Les gens passaient dessus et avaient déjà fait de son dos un véritable chemin, à un tel point que l'on distinguait toutes ses côtes. Elle avait soif, ouvrait la bouche, mais personne ne lui donnait à boire.

Quand elle apprit où se rendait Boris, elle le pria:

— Demande au soleil jusqu'à quand je dois rester couchée sur le sol à servir de chemin aux gens qui passent.

Le jeune homme continua son chemin et à la tombée du jour il arriva jusqu'à une petite maison dans laquelle habitait une très vieille femme.

— Où vas-tu, Boris-de-trois-Pères-le-Fils?

— Je vais demander au soleil pourquoi, autrefois, il se levait très tôt et était tout rouge, alors que maintenant il se lève tard et est tout blanc.

— Je suis justement la mère du soleil, dit la vieille femme.

Alors le jeune homme lui raconta tout ce qu'il avait vu en route. «J'ai vu, dit-il, deux soldats attachés à une chaîne. J'ai vu un jardin dont la récolte, autrefois, nourrissait le monde entier, mais qui, à présent, suffit à peine à nourrir les gardiens. J'ai vu un homme et une femme assis sur une branche de chêne et qui attrapent un couple de pigeons. J'ai vu un aubergiste qui verse de l'eau d'un puits dans l'autre. J'ai vu une baleine couchée par terre. Les gens passent dessus, à pied et en voiture, elle est complètement aplatie, elle a soif, mais personne ne lui donne à boire».

La vieille femme lui prépara le souper, puis, quand rentra son fils, le soleil, elle cacha le jeune homme dans la pièce voisine. Le lendemain matin, elle dit au soleil:

— Vous savez, mon fils, j'ai fait de drôles de rêves cette nuit.

— De quoi avez-vous donc rêvé, ma mère?

— Eh bien, j'ai vu en rêve un jardin dont la récolte était autrefois si abondante, qu'on en nourrissait le monde entier, mais qui maintenant suffit à peine à nourrir les gardiens.

— Oui, ma mère, un tel jardin existe. De l'argent appartenant à des brigands y a été caché en terre. Il recommencera à donner de bonnes récoltes, quand cet argent sera déterré.

— J'ai vu aussi en rêve deux soldats attachés à une chaîne.

— Oui, en effet, répondit le soleil. S'ils voulaient bien distribuer aux pauvres l'argent qui est caché dans le jardin, ils pourraient rentrer chez eux.

— Ce n'est pas tout, continua la vieille. J'ai vu en rêve un homme et une femme assis sur une branche de chêne et qui essayent en vain d'attraper un couple de pigeons.

— Ils feront cela jusqu'à la fin du monde: quand ils étaient jeunes, ils ont tué leurs deux enfants!

— Ce n'est pas tout. J'ai vu en rêve un aubergiste qui ne fait que verser de l'eau d'un puits dans l'autre.

— Lui aussi il fera cela jusqu'à la fin du monde. C'est un mauvais aubergiste. Quand il était jeune il trompait ses clients: il ne leur versait jamais assez.

— Ce n'est pas tout, mon fils. J'ai vu aussi une baleine couchée par terre et qui sert de chemin aux gens qui passent.

— Oui, c'est vrai. Si elle rejetait de ses entrailles le navire plein de passagers qu'elle a avalé, elle pourrait rentrer chez elle.

— Ce n'est pas tout. J'ai rêvé aussi qu'autrefois tu te levais très tôt et tu étais tout rouge, alors que maintenant tu te lèves tard et tu es tout blanc.

— Oui, c'est vrai cela... Quand la jeune fille que j'aime habitait au fond de la mer et qu'elle sortait le matin, je me levais très tôt pour la voir et je rougissais de timidité. Mais maintenant qu'elle n'y est plus, je me lève tard et je suis tout blanc.

Le soleil fut très surpris des rêves qu'avait faits sa mère et avant de s'en aller il écrivit sur un petit bout de papier toutes les explications qu'il lui avait données.

Après qu'il fut parti, la vieille femme réveilla Boris, lui prépara son petit déjeuner, et lui remit le billet qu'avait laissé son fils.

Le jeune homme la remercia de son hospitalité et prit le chemin du retour.

Quand il arriva jusqu'à la baleine, celle-ci lui demanda:

— As-tu parlé de moi au soleil?



— Oui, il a dit que si tu faisais sortir de tes entrailles le navire que tu as avalé, tu pourrais rentrer chez toi.

La baleine fit un grand effort et se mit à souffler avec un bruit tel que le monde entier en trembla. Au bout d'un moment un navire plein de passagers sortit de sa gueule.

Un peu plus loin, Boris aperçut l'aubergiste.



— As-tu parlé de moi au soleil? lui demanda celui-ci.

— Oui, il a dit que tu ferais couler de l'eau d'un puits dans l'autre jusqu'à la fin du monde.

— Oh, alors, ce n'est pas la peine que je me dépêche, répondit l'homme.

Boris continua son chemin. Quand il passa près du chêne l'homme et la femme lui crièrent:

— As-tu parlé de nous au soleil?

— Oui, répondit le garçon, il a dit que vous attraperiez des pigeons jusqu'à la fin du monde.

— Oh, eh bien alors, ce n'est pas la peine de nous presser! Puis Boris arriva jusqu'aux deux soldats enchaînés.

— As-tu parlé de nous au soleil?

— Oui, il a dit que vous pourrez rentrer chez vous, si vous distribuez aux pauvres l'argent que vous avez caché en terre.

Les deux hommes consentirent et furent aussitôt libérés de leurs chaînes.

Après du jardin, les gardiens arrêterent Boris :

— As-tu parlé de nous au soleil ?

— Oui, il a dit que quand vous aurez déterré l'argent qui est caché dans le jardin, celui-ci redonnera aussitôt ses récoltes d'autrefois.

Les gardiens déterrèrent l'argent et le jardin se mit à pousser à vue d'oeil.

Boris-de-trois-Pères-le-Fils arriva enfin jusqu'au palais du tsar. Il raconta au souverain tout ce qui lui était arrivé en route et lui remit le billet qu'avait écrit le soleil. Le tsar le récompensa largement, lui fit don de la moitié de son royaume et ils vécurent comme deux frères tout le reste de leur vie.



Quand les gâteaux furent prêts, le coq les sortit du four et les mit sur la table. Alors, les souriceaux apparurent comme par enchantement: il n'eut même pas à les appeler.

— Oh, j'ai une faim de loup! s'exclama Gambadin.

— Et moi aussi! cria Trotinet.

Et ils se mirent à table.

— Attendez un instant, les arrêta le coq. D'abord, messieurs, dites-moi, qui a trouvé le petit épi de blé?

— C'est toi! répondirent avec assurance les deux souriceaux.

— Et qui a battu le blé?

— C'est toi, dirent les deux petits compères un peu plus bas.

— Qui l'a porté au moulin?

— C'est toi! chuchotèrent les souriceaux.

— Qui a pétri la farine? Allumé le poêle? Fait les gâteaux?

— C'est toi! eurent à peine la force de murmurer les souriceaux.

— Et vous? Qu'est-ce que vous avez fait pendant ce temps-là?

Tout penauds, les deux petits souriceaux se taisaient. Puis ils sortirent de table sans dire un mot, et le coq ne les retint pas, car les petits paresseux n'ont pas droit aux pâtisseries.



Quand vint le temps de la moisson, l'homme et sa femme allèrent aux champs. La femme déposa son bébé à l'abri d'une meule, et se mit à faucher à côté de son mari. Au bout d'un moment, un loup apparut dans le champ: il s'empara de l'enfant et s'enfuit à toute vitesse. Mais Sirko se mit à sa poursuite.

— Atou, Sirko, l'encourageait son ancien maître.

Le chien réussit à rattraper le loup, lui retira le petit enfant et le rendit à son maître. Alors le bonhomme sortit de sa musette un morceau de pain et une tranche de lard et les tendit à la bête:

— Tiens, Sirko, régale-toi, tu l'as bien mérité: tu as sauvé mon fils des dents du loup.

Le soir venu, les deux époux rentrèrent à la maison et ils emmenèrent Sirko avec eux. Arrivés au logis, l'homme dit à sa femme:

— Fais-nous des crêpes au sarrazin et mets-y beaucoup de lard!

Quand les crêpes furent prêtes, l'homme proposa à Sirko de se mettre à table.

— Allons, femme, on va souper, apporte-nous tes crêpes!

La bonne femme mit un plat de crêpes sur la table. Son mari en servit au chien toute une écuelle, et il prenait bien soin que l'animal ne se brûle pas.

Tout en mangeant, Sirko se disait: «Il va falloir que je remercie le loup pour cette bonne aubaine».

A la fin du carême le bonhomme devait marier sa fille aînée. Sirko courut dans le champ, y trouva le loup et lui dit:

— Viens dimanche soir dans notre potager. Je te ferai entrer dans la maison, et là, je te remercierai pour tout le bien que tu m'as fait.

Dans la soirée du dimanche, le loup vint à l'endroit que lui avait fixé Sirko. C'était justement le jour des noces. Sirko alla le chercher dans le potager, l'emmena à l'intérieur de la maison, et lui dit d'aller s'asseoir sous la table, autour de laquelle étaient réunis tous les invités. Puis il prit une bouteille de vodka et un bon morceau de viande et se sauva sous la table. Les gens qui avaient vu cela voulaient le battre, mais le maître de la maison les arrêta:

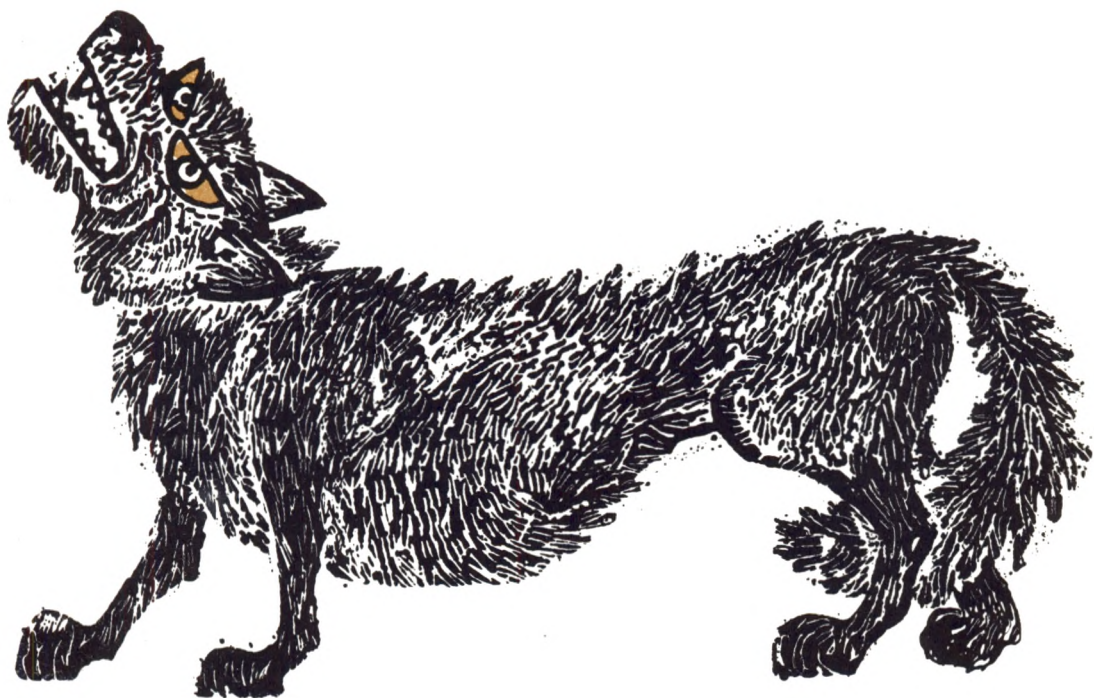
— N'y touchez pas! Sirko m'a fait un bien si grand, que je lui serai reconnaissant toute ma vie.

Pendant tout le repas, Sirko passa au loup tout ce qu'il y avait de meilleur sur la table. Il le bourra tellement, et le loup avait bu tant de vodka, que celui-ci déclara vers la fin du souper:

— Je veux chanter!



— Non, non, répondit le chien, il vaut mieux que tu ne chantes pas. Tiens, bois plutôt encore un petit verre de vodka. Le loup lampait la vodka d'un seul coup.  
— Cette fois-ci, j'y vais, je me mets à chanter!  
— Oh, ne chante pas, je t'en supplie, autrement on est perdu tous les deux.



— Mais je n'en peux plus, j'ai tellement envie de chanter! Tant pis! Et il se mit à hurler sous la table. Naturellement, les invités bondirent de leurs places, les uns s'enfuirent, les autres voulaient tuer le loup. Mais Sirko se coucha dessus, comme s'il voulait l'étouffer.

— Ne touchez pas au loup, criait le maître de la maison, autrement vous allez me tuer Sirko! Ne vous inquiétez pas, mon chien lui fera son affaire, soyez tranquilles!

Alors les gens s'écartèrent de la table, et Sirko put faire sortir le loup de la maison. Il le raccompagna jusqu'au champ.

— Eh bien, voilà, lui dit-il, je t'ai rendu le bien que tu m'as fait. Et sur ces mots, les deux compères se quittèrent.

LE TILLEUL ET LA VIEILLE FEMME CUPIDE ❖❖❖❖❖❖

Il était une fois un vieux et une vieille qui étaient très pauvres.

Un jour la vieille femme dit à son mari :

— Dis, mon bon, tu devrais aller dans la forêt et y abattre un tilleul. Cela nous ferait du bois pour chauffer la maison.

— C'est une idée, répondit le vieux, j'y vais. Il prit sa cognée et sortit de sa demeure.

Arrivé dans la forêt, il choisit un tilleul. Mais à peine eut-il levé sa cognée, que l'arbre s'adressa à lui d'une voix humaine :

— Oh, bon vieux, aie pitié de moi, ne m'abats pas. Peut-être pourrai-je te servir à quelque chose !

Le vieux eut si peur qu'il en lâcha sa hache. Il resta quelque temps à réfléchir auprès de l'arbre, puis s'en revint à la maison où il conta son aventure à sa femme.

— Comme tu es sot, lui répondit la vieille. Retourne immédiatement dans la forêt, et demande au tilleul de nous donner un cheval et une charrette. N'avons-nous pas assez marché toute notre vie ?

— Soit, dit le vieux, en mettant son chapeau. Je vais aller le trouver.

— Gentil petit tilleul, dit-il en s'arrêtant près de l'arbre, ma vieille veut que tu nous donnes un cheval et une charrette.

— Bon, répondit le tilleul, tu peux rentrer chez toi.

Quand le vieux approcha de la maison, il vit dans la cour une charrette et, auprès d'elle, un cheval attaché à un arbre.

— Tu vois, dit la vieille femme, on n'est pas pire que les autres, maintenant. Il est vrai que notre chaumière est sur le point de s'écrouler. Va donc lui demander une maison, peut-être qu'il nous l'accordera.

Le vieux alla trouver le tilleul et lui demanda une nouvelle maison. « Bon, dit le tilleul, tu peux rentrer chez toi ».

Quand le vieux rentra, il resta ébahi : à la place de leur vieille chaumière se dressait une jolie maisonnette toute neuve. Les deux vieux se réjouissaient comme des enfants.

— Et si tu lui demandais encore du bétail et de la volaille ? Je crois qu'alors nous n'aurions vraiment plus besoin de rien.

Le vieux alla transmettre au tilleul la demande de sa femme. « Bon, répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi ».

Revenu chez lui, le vieux n'en croyait pas ses yeux : la cour était pleine de vaches, de boeufs, de poules et de canards.

— Maintenant, dit-il, nous n'avons vraiment plus besoin de rien.

— Si, répliqua sa femme, nous avons besoin d'argent. Va en demander au tilleul!

Le vieillard retourna dans la forêt. Il s'arrêta près du tilleul et lui demanda de l'argent. «Bon, répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi».

Quand le vieil homme ouvrit la porte de sa maison, il vit sa femme qui alignait sur la table des piles de monnaies en or.

— Oh, mon bon vieux, s'écria-t-elle joyeusement, comme nous sommes riches à présent. Mais ce n'est pas tout: il faut que les gens aient peur de nous, maintenant que nous possédons de si grands biens! Va vite trouver ton tilleul et dis-lui qu'il fasse de la sorte que tous les gens aient peur de nous.

Le vieux alla encore une fois adresser au tilleul la demande de sa femme. «Bon, lui répondit l'arbre, tu peux rentrer chez toi».

Quand il pénétra dans la cour, celle-ci était pleine de soldats et de policiers qui étaient venus les protéger. Mais la vieille ne voulait pas en rester là.

— Eh bien, dit-elle à son mari, il faut que tous les habitants du village se mettent à notre service. C'est la seule chose qui nous reste à désirer, puisque nous avons déjà tout!

Le vieillard alla demander au tilleul qu'il accomplisse le désir de la vieille. L'arbre garda le silence pendant longtemps. Puis il répondit: «Rentre chez toi, j'accomplirai votre dernier désir».

Le vieux rentra chez lui et resta bouche bée: il n'y avait plus rien! Il ne restait que la vieille chaumière et sa femme, toute confuse, qui se tenait auprès d'elle.

C'est comme cela que le tilleul punit la vieille femme cupide qui voulait asservir tous les habitants du village.

## TABLE DES MATIERES

LE MAITRE CHAT	5
KOLOBOK, LA MICHE DE PAIN	8
LE PETIT CHAT, LE COQ ET DAME RENARDE	10
ILIA MOUROMETS ET BOSSIGNOL-LE-BRIGAND	13
LE BOUC ET LE BELIER	21
LE GARS PAUVRE ET LE RICHE MARCO	23
KVESSKA LA BAVARDE	29
LE PAUVRE HOMME ET SES FILS	34
LE PETIT SOULIER DORE	41
LE PAUVRE DANILO	48
OH	55
L'OEUF MAGIQUE	63
LES FILS INGRATS	73
KOTIGOROCHKO OU LE PETIT-POIS-QUI-ROULE	78
LES ESPRITS FOLLETS	90
LE PAUVRE HOMME ET LE ROI DES CORBEAUX	94
BORIS, LE FILS DE TROIS PERES	101
LE PETIT EPI DE BLE	110
SIRKO	112
LE TILLEUL ET LA VIEILLE FEMME CUPIDE	115

# УКРАИНСКІЕ НАРОДНІЕ СКАЗКИ

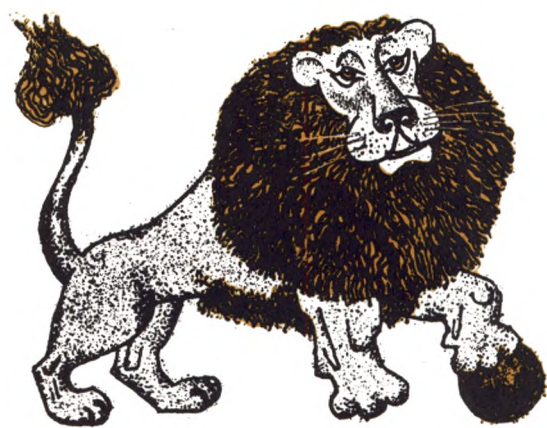
(На французькому мові)



Видавництво «Дніпро»  
Київ, Володимирська, 42

Редактор  
К. Ю. КВІТНИЦЬКА-РИЖОВА  
Художник  
Р. С. АДАМОВИЧ  
Художній редактор  
І. М. ГАВРИЛЮК  
Технічний редактор  
О. І. ДОЛЬНИЦЬКА  
Коректор  
Н. І. МАТВІЙЧУК

Виготовлено  
на Головному підприємстві  
республіканського  
виробничого об'єднання  
«Поліграфкнига»  
Держкомвидаву УРСР,  
Київ, Довженка, 3.  
Здано на виробництво  
11/VII. 1974 р.  
Підписано до друку 26/XI. 1974 р.  
Формат 70×108<sup>1/16</sup>.  
Папір офсетний № 1.  
Фізичн. друк. арк. 7,5.  
Умовн. друк. арк. 10,5.  
Обліково-видавн. арк. 7,948.  
Замовлення 4—1819.  
Тираж 3500.  
Ціна 1 крб. 4 коп.





IMPRIMÉ EN U. R. S. S.

УФ  
С76

У  $\frac{70500-178}{M205(04)-75}$  168-75

